

LE
MARI A BABETTE

COMÉDIE
EN TROIS ACTES

PAR
HENRY MEILHAC & PHILIPPE GILLE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

LE
MARI A BABETTE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL,
le 31 décembre 1881.

PERSONNAGES

GÉVAUDAN.	MM.	GEOFFROY.
PETITPREUX		MONTBARS.
LAPERCHERIE, chef de gare.		LHÉRITIER.
GASTON, neveu de Petitpreux		RAIMOND.
BRINDILLE, sous-préfet		NUMÈS.
BRULOT, aubergiste		HYACINTHE.
NITOUCHE, secrétaire de Petitpreux		GALLIPEAUX.
JOSEPH, valet de chambre de Gaston		BARSET.
PIERRE, cocher		BRUNEL.
UN GENDARME		FERDINAND.
M. POTET		LERICHE.
UN EMPLOYÉ		VILLETTE.
BABETTE	Mmes	BERGÉ.
MARCELLE, femme de Brindille		RAYMONDE.
ANDRÉE, nièce de Petitpreux		BERTHON.
JOSEPHINE.		LAVIGNE.
VIRGINIE, femme de chambre		VIGOUROUX.
MADAME POTET.		BONNEL.

De nos jours.

Le 1^{er} acte à Paris. Les deux autres en province.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. LUGNET, au théâtre du Palais-Royal.

LE
MARI A BABETTE

ACTE PREMIER

CHEZ GASTON

Le théâtre représente le salon d'un riche appartement de garçon.

SCÈNE PREMIÈRE

PÉTITPREUX seul.

Au lever du rideau, la pendule sonne sept heures.

PÉTITPREUX ; Il est endormi dans un fauteuil ; il se réveille.

Sept heures du matin, et mon animal de neveu n'est pas encore rentré ! Enfin puisque son domestique m'a assuré qu'il rentrerait certainement !...

Il se rendort. Entre Gaston, habit noir, cravate blanche, l'air très fatigué.

3269
5
361

(RECAP)

515386

SCÈNE II

PETITPREUX, GASTON.

GASTON, jetant son chapeau sur la table et apercevant
Petitpreux.

Qu'est-ce qu'il fait là, cet imbécile ? (Il le secoue.) Al-
lons, haut ! je vous avais pourtant dit une fois pour
toutes qu'il ne fallait jamais m'attendre ! (Le reconnais-
sant.) Mon oncle !

PETITPREUX.

Te voilà enfin, toi !

GASTON.

Pardonnez-moi, mon oncle, je croyais parler à Jo-
seph...

PETITPREUX.

Ton domestique, un charmant garçon ; c'est à lui
que j'ai demandé la permission de t'attendre... il me
l'a accordée le plus gracieusement du monde... (L'exa-
minant.) Quelle figure tu as !... Tu viens du cercle ?

GASTON.

Oui.

PETITPREUX.

Tu as joué ?

GASTON.

Oui.

PETITPREUX.

Et tu as perdu ?

GASTON.

Un peu.

PETITPREUX.

Combien ?

GASTON.

Cinquante-deux...

PETITPREUX.

Francs ?...

GASTON.

Non, cinquante-deux mille...

PETITPREUX.

La culotte ?...

GASTON.

Oui, mon oncle.

PETITPREUX.

Assieds-toi, j'ai besoin d'avoir avec toi un petit bout de conversation.

GASTON.

Je ne demande pas mieux ; mais là, vraiment... est-ce que vous ne pourriez pas remettre ça à un autre moment ?

PETITPREUX.

Non, je ne peux pas. Je tiens à rester à Paris le moins de temps possible, j'y suis arrivé hier soir à onze heures...

GASTON.

Avec ma cousine Andrée ?

PETITPREUX.

Oui, avec ta cousine Andrée, à qui je viens de mon-

trer l'Italie ; j'ai installé ta cousine au Grand Hôtel, je suis venu ici pour avoir, ainsi que je te l'ai dit, le plaisir de causer avec toi ; une fois que nous aurons causé, je retournerai prendre ta cousine au Grand Hôtel, et à dix heures du matin, nous repartirons, elle et moi, pour notre château de Petitpreux. Tu vois que je n'ai pas de temps à perdre, et qu'il faut, de toute nécessité, que tu te résignes à m'écouter maintenant.

GASTON.

Je me bornerai, alors, à vous demander deux minutes pour aller me plonger la tête dans l'eau. Je serai plus en état de vous écouter.

PETITPREUX.

Va, mon garçon, va te plonger la tête !

GASTON.

Merci, mon oncle !

Il sort.

PETITPREUX.

Cinquante-deux mille ! il va bien ! (Prenant un cahier qui est sur la table.) Qu'est-ce que c'est que ça ? (Il lit.) « *L'art de faire fortune au baccara, dédié à M. le vicomte Gaston de Petitpreux, par E. Gévaudan, officier de plusieurs Académies.* (Il tourne la page.) Il n'y a qu'un moyen » sûr de gagner au jeu, c'est de tricher... cela, une fois » posé, nous allons examiner quelques autres procédés » qui, sans valoir le premier, n'en méritent pas moins... »

Rentre Gaston sortant de l'eau.

GASTON.

Me voilà, mon oncle !

PETITPREUX, étonné de la figure de Gaston.

Oh ! (Jetant le papier.) Qu'est-ce que c'est que ce M. Gévaudan ?

GASTON.

Un pauvre diable, à qui, de temps à autre, je m'amuse à faire gagner quelques louis. (Avançant un fauteuil.) Maintenant, mon oncle, je suis tout à vous.

PETITPREUX, considérant Gaston dont les cheveux sont collés par l'eau sur les tempes.

Je vous demande un peu s'il est possible de parler sérieusement quand on a en face de soi... Enfin, j'essaierai tout de même ! Tu sais, mon garçon, que les Petitpreux sont à leur aise ?

GASTON.

Oui !

PETITPREUX.

A nous tous, nous représentons, à peu près, six cent mille livres de rente, deux cent mille à ta cousine Andrée, deux cent mille à moi, qui suis votre oncle à tous les deux, et deux cent mille que tu aurais toi, si tu n'en avais pas déjà mangé la moitié...

GASTON.

Oh !

PETITPREUX.

Je sais ce que je dis, ton notaire m'a écrit... Tu dois huit cent mille francs sans compter les cinquante-deux mille de cette nuit.

GASTON.

Il est bien vrai que j'ai été un peu vite... je me disais...

PETITPREUX.

Tu te disais ?

GASTON.

Dame, je me disais... vous savez, mon oncle, que je vous adore...

PETITPREUX.

Et je te le rends bien, va, mon garçon.

GASTON.

Si je parle de votre héritage ce n'est pas que je sois pressé au moins... (Petitpreux lui serre la main.) Oh ! non ! mais j'avais cru comprendre... vous m'avez autorisé à croire... enfin, je m'étais habitué à considérer votre fortune comme étant un peu la mienne...

PETITPREUX.

Et tu n'avais pas tort, je compte en effet laisser ce que je possède à toi... ou à ta cousine.

GASTON.

A ma cousine ?

PETITPREUX.

Dame ! Elle est fille de mon frère Charles, comme tu es, toi, le fils de mon frère Henri : vous avez tous les deux les mêmes droits.

GASTON, avec conviction.

Mais elle n'a pas besoin de vous, ma cousine, elle n'a pas joué au baccara, ma cousine, elle n'est pas pour un tiers dans une écurie qui a eu des malheurs !

PETITPREUX.

C'est juste !.. aussi ne compté-je pas faire pour elle, ce que je compte faire pour toi... Tu vas voir ce que je compte faire pour toi, c'est très gentil : tu dois huit cent cinquante mille francs... je les paie.

GASTON.

Bien !

PETITPREUX.

Je l'assure dès à présent ma fortune.

ACTE PREMIER

7

GASTON.

Très bien !

PETITPREUX.

Et je ne te demande pour cela que de venir passer six mois à Petitpreux.

GASTON.

Hé ?

PETITPREUX.

Oh ! je n'exige pas que tu partes avec nous tout à l'heure... non, tu pourras, toi, ne partir que demain matin.

GASTON, consterné.

Qu'est-ce que vous dites ? que vous me demandez de venir passer six mois...

PETITPREUX.

A Petitpreux, près d'Angoulême !

GASTON.

C'est impossible, mon oncle !

PETITPREUX.

Impossible ?

GASTON.

Six mois !

PETITPREUX.

Oui.

GASTON.

C'est absolument impossible, absolument, absolument !...

PETITPREUX.

Si c'est absolument impossible, tant pis pour toi, je

ne paie pas tes dettes, et j'assure dès à présent ma fortune à ta cousine Andrée.

GASTON.

Ah !

PETITPREUX.

C'est net, comme tu vois.

GASTON.

C'est on ne peut plus net.

PETITPREUX.

Je ne t'abandonnerai pas, bien entendu... Quand tu seras tout à fait ruiné, je tâcherai de te trouver une place de chef de gare... comme j'en ai trouvé une pour mon vieux camarade Lapercherie.

GASTON.

Mais pourquoi tenez-vous tant à m'emmener ? Vous avez un but ?

PETITPREUX.

Oui, j'en ai un ! Ces six mois que je te demande, tu les passeras avec moi... et avec ta cousine Andrée...

GASTON.

Ah ! ah !

PETITPREUX.

Quoi ! ah ! ah !

GASTON.

Rien, mon oncle, allez, allez !

PETITPREUX.

Je te connais très bien, tu sais... Tu es un bon petit garçon... un peu bête ! mais, bon petit garçon... pas de défense pour deux sous. Si Andrée éprouve la moindre envie de te rendre amoureux d'elle, les six mois

que je lui donne seront plus que suffisants ; si, au contraire, les six mois se passent sans que tu deviennes amoureux, c'est qu'Andrée ne l'aura pas voulu, et alors...

GASTON.

Et alors ?

PETITPREUX.

Je te rendrai ta liberté...

GASTON.

Vous me rendrez...

PETITPREUX.

Sans doute, je n'aurai rien à te reprocher alors, tu auras fait ce que je te demandais... Je te rendrai ta liberté et ma fortune t'appartiendra... Tu vois que je te fais la part belle...

GASTON.

Et je devine pourquoi. C'est que vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, c'est que vous croyez être bien sûr que je deviendrai amoureux ?

PETITPREUX.

On ne peut rien te cacher... tu ne t'es pas plus tôt fourré la tête dans l'eau que tu deviens d'une lucidité...

Un silence.

GASTON.

Et c'est demain que je devrais partir ?

PETITPREUX.

Demain ou après-demain... je suis gentil, tu vois, je consens à attendre.

GASTON.

Dites donc, mon oncle, puisque vous êtes gentil, puisque vous consentez à attendre...

1.

PETITPREUX.

Eh bien ?

GASTON.

Attendez dix ans... et dans dix ans, je pourrai ;
mais je ne peux pas aujourd'hui, je vous assure que je
ne peux pas !

Coup de sonnette.

PETITPREUX.

Et pourquoi ne peux-tu pas ?

GASTON.

Ah ! Pourquoi ?...

Entre Joseph.

SCÈNE III

LES MÊMES, JOSEPH, puis VIRGINIE.

GASTON.

Qui est-ce qui vient de sonner ?

JOSEPH.

C'est mademoiselle Virginie, Monsieur.

PETITPREUX, à Gaston.

Je te gêne ?

GASTON.

Pas du tout, mon oncle.

PETITPREUX.

Qu'est-ce que mademoiselle Virginie ?

GASTON.

Une femme de chambre... la femme de chambre de Babette.

PETITPREUX.

Ah ! ah ! et Babette c'est... l'obstacle ?

GASTON.

Oui.

PETITPREUX.

Pourquoi n'entre-t-elle pas, mademoiselle Virginie ?... Je ne serai pas du tout fâché de la voir.

GASTON.

Entrez, Virginie.

Entre Virginie.

VIRGINIE.

Bonjour, Monsieur... je vous apporte une lettre de Madame.

PETITPREUX, regardant la femme de chambre.

Elle est friponne ! (A Joseph.) Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

JOSEPH.

Moi, rien, j'écoute... je regarde...

PETITPREUX.

Va me chercher une voiture, imbécile !

JOSEPH.

Tout de suite, Monsieur.

Il sort.

PETITPREUX, avec ironie. à Gaston qui lit la lettre.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle te dit ? qu'elle a des billets à payer, ou bien qu'elle a vu hier une paire de chevaux dont elle a envie ?

VIRGINIE, indignée, mais sans bouger.

Par exemple!

PETITPREUX.

Hé!

VIRGINIE.

Je vous demande pardon, Monsieur, mais entendre parler comme ça de Madame... ç'a été plus fort que moi.

Petitpreux regarde Gaston, celui-ci lui tend la lettre de Babette.

GASTON.

Tenez, mon oncle!

PETITPREUX, lisant.

« Tu m'as quittée hier en me disant que tu avais un violent mal de tête, j'en ai conclu que tu avais une violente envie d'aller au cercle. Si les proverbes sont vrais, tu dois avoir perdu et même pas mal, car je ne t'ai jamais tant aimé. Tu m'as demandé quel cadeau je voulais pour ma fête... (toi Petitpreux regarde Virginie d'un air de triomphe en disant :) Ah! ah! (Puis il reprend sa lecture.) « Ce que je veux, c'est que, ce jour-là, tu t'engages à ne plus toucher une carte de ta vie, je veux cela et ne veux pas autre chose. »

VIRGINIE.

Ah! ah!

PETITPREUX, finissant sa lecture.

« Ce matin, je monte à cheval. En revenant du bois, j'irai déjeuner avec toi et te faire de la morale. Un baiser... » Un baiser?...

GASTON.

Oui... c'est la signature de Babette.

PETITPREUX.

C'est gentil, je ne dis pas ! C'est gentil, et il n'y a pas de faute, et le papier sent bon.

GASTON, avec transport.

Je vous assure, mon oncle, que Babette est une femme comme il n'y en a pas...

PETITPREUX, avec ironie.

Elle est de bonne famille, pas vrai, et c'est dans le monde que tu l'as rencontrée ?

GASTON.

Non, c'est à la sortie du Cirque... et quant à sa famille, je ne lui connais qu'une marraine qui est bien la plus abominable coquine... c'est elle qui a jeté Babette dans mes bras, et dame, je ne voyais là qu'une aventure comme nous en avons eu tant, tous les deux, et puis pas du tout... j'ai été bien surpris, allez, mon oncle, oh ! oui, j'ai été... et si vous croyez que c'est elle qui me fait faire des bêtises, vous vous trompez ! Elle m'empêche, au contraire ! ou du moins elle essaie de m'empêcher, parce que moi, une fois que je suis parti !... Et gaie, et bonne enfant, et sachant s'habiller... c'est à cheval qu'il faut la voir... et pas à la pose, allez, rien de madame de Maintenon. Elle me donne de bons conseils, mais ça ne l'empêche pas de rire, et quand elle se trouve au Café Anglais avec les autres... elle n'aime pas bien ça dans le fond, mais enfin quand elle y est, c'est encore elle qui est la plus drôle. Dix-huit ans avec ça, une jolie voix et un flair pour deviner les bons placements... tout enfin, tout ! Il y a deux ans que je l'aime. Eh bien, j'oserais presque jurer que pendant ces deux ans elle ne m'a pas trompé.

VIRGINIE.

Certainement non, Madame ne vous a pas trompé !

Pourquoi dites-vous que vous oseriez presque jurer ? vous pouvez bien jurer tout à fait !

GASTON.

Et ce n'est pas faute qu'on le lui ait demandé, allez !.. tous mes amis, d'abord ! . et puis les autres !.. Elle m'en a montré de ces lettres !.. mais elle se moque de tout le monde... « Il m'aime trop ! » dit-elle, et elle a bien raison. Je l'aime, voyez-vous, mon oncle, je l'aime à vous en faire frissonner !... (Il frappe sur son cœur.) si vous pouviez entrer là et voir ce qui s'y passe !.. Et c'est quand je suis dans un pareil état que vous venez me demander...

Entre Joseph.

PETITPREUX.

La voiture est là ?

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

Il sort.

PETITPREUX, à Gaston.

Je te donne quinze jours.

GASTON.

Quinze jours !

PETITPREUX.

Oui... mais si dans quinze jours tu n'es pas arrivé, tu sais ce que ça te coûtera ! J'ajouterai, pour qu'il n'y ait pas là seulement une question d'argent, j'ajouterai que si tu refuses de venir, tu feras beaucoup de peine à ton bon oncle, beaucoup, beaucoup !.. Tu viendras ?

GASTON.

Eh bien ! oui ; mais à une condition : chaque semaine j'aurai le droit de passer deux jours à Paris.

PETITPREUX.

Jamais de la vie!

GASTON.

Un jour, alors ?

PETITPREUX.

Pas une heure, pas une minute... Adieu, je vais au Grand Hôtel reprendre ta cousine. (Donnant de l'argent à mademoiselle Virginie.) Tenez, mademoiselle Virginie.

VIRGINIE, prenant l'argent.

Ce n'est pas de bon cœur au moins! je ne puis rien accepter de bon cœur de la part de quelqu'un qui essaie de faire du tort à Madame...

PETITPREUX.

Chacun son rôle ici-bas... moi, vous comprenez, je suis l'oncle du petit!

GASTON, bas.

Mais pourquoi donc êtes-vous méchant comme ça, mon oncle? Vous avez aimé l'amour cependant, et maintenant encore, on m'a conté qu'à deux lieues de chez vous, à la station du Pont-aux-Dames, il y avait une certaine marchande de tabacs...

PETITPREUX.

Veux-tu bien te taire!... Tu viendras, n'est-ce pas?

GASTON.

Sais pas, mon oncle, sais vraiment pas ce que je ferai...

PETITPREUX.

Tu viendras! tu viendras!...

Il sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins PETITPREUX.

GASTON, à part.

Après tout, il ne s'agit que d'une absence de six mois!

VIRGINIE.

Madame m'a dit de l'attendre ici, Monsieur.

GASTON.

C'est bien, Virginie. (A part.) Ce n'est qu'une absence de six mois, mais comment est-ce que je ferai, moi, pour vivre pendant six mois séparé de Babette?... Ah !... si je pouvais l'emmener!..

Entre Joseph.

JOSEPH.

J'ai oublié de dire à Monsieur que M. Gévaudan était vent... il a apporté un papier... (Il le cherche des yeux.) Ah ! le voici !

GASTON.

Allez au diable ! Gévaudan et vous ! c'est une idée qu'il faudrait, c'est une idée !

Il entre chez lui.

SCÈNE V

JOSEPH, VIRGINIE, puis GÉVAUDAN.

JOSEPH.

Je vais commencer à mettre mon couvert.

Il met deux couverts sur la table.

VIRGINIE.

Ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie ! (On sonne.) On a sonné.

JOSEPH.

Je vais ouvrir, ne vous dérangez pas !

Il sort.

VIRGINIE.

Mais certainement non, je ne me dérangerai pas, je suis l'invitée, moi !

Entre Gévaudan et Joseph derrière lui.

GÉVAUDAN.

Votre serviteur, Mademoiselle ! je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je n'en suis pas moins votre serviteur ; monsieur Joseph, ayez la bonté de nous présenter l'un à l'autre.

JOSEPH.

Mademoiselle Virginie, femme de chambre... (Gévaudan lui donne un coup de coude.) Non ! pas encore .. (Haut.) monsieur Gévaudan...

GÉVAUDAN, continuant.

Inventeur...

JOSEPH.

J'allais dire placier en vins...

GÉVAUDAN.

C'est pour cela que je vous ai interrompu ; de temps à autre, il m'arrive bien, par complaisance, de placer un petit bordeaux de famille... mais ma profession véritable est d'être inventeur, dénicheur d'idées. Une idée passe, paf ! elle est prise ! Je place aussi des livres à tant par mois. Mademoiselle n'a pas envie d'avoir un bel exemplaire du *Consulat et de l'Empire*, avec illustrations ?

VIRGINIE.

Non, je vous remercie.

GÉVAUDAN.

Je n'insiste pas ! Mes collègues insistent, moi, je n'insiste pas. Mademoiselle aimerait peut-être mieux les *Œuvres de Chateaubriand* ?

VIRGINIE.

Non !

GÉVAUDAN.

Je n'insiste pas !.. je vois ce qu'il faut à Mademoiselle... Mademoiselle est dans le mouvement... Elle aime les romans modernes...

VIRGINIE, riant.

Mais non, mais non, il ne me faut rien du tout.

GÉVAUDAN.

Rien du tout ?

VIRGINIE.

Rien du tout !

GÉVAUDAN.

Je n'insiste pas ! (A Joseph.) Vous avez remis à M. le vicomte le petit travail que j'ai apporté hier soir ?

JOSEPH.

J'ai voulu le lui remettre, mais il m'a envoyé au diable... moi et vous avec moi.

GÉVAUDAN.

Ça ne lui va pas?

VIRGINIE.

Ça n'a pas l'air.

GÉVAUDAN.

Autre chose, alors ! annoncez-moi !

JOSEPH.

Hé ?

GÉVAUDAN.

Annoncez-moi, je vous dis ! priez M. le vicomte de me recevoir sur-le-champ. C'est une fortune que je lui apporte ! Eh bien ?

JOSEPH.

C'est qu'il est d'une fichue humeur en ce moment, et je ne me soucie guère...

GÉVAUDAN.

Allez-y, mon bon monsieur Joseph, allez-y et je vous ferai un joli cadeau. Je vous indiquerai un moyen sûr de gagner aux courses.

VIRGINIE.

Voyons le moyen !

GÉVAUDAN.

Je suppose que dans une course il y a cinq chevaux qui doivent courir...

VIRGINIE et JOSEPH.

Bon !

GÉVAUDAN.

Il y en aurait dix, il y en aurait vingt que ce serait absolument la même chose, mais enfin je suppose qu'il y en a cinq...

VIRGINIE et JOSEPH.

Allez! allez!

GÉVAUDAN.

Vous prenez cinq amis de M. le vicomte.. de ceux qui ont de l'argent, bien entendu... vous en prenez cinq et à chacun en particulier vous dites : *(Jouant la scène.)* Monsieur?.. — Eh bien quoi, Joseph? — Je peux vous dire d'avance le nom du cheval qui gagnera. — Allons donc! — Je vous assure, Monsieur!... Et comme à chacun vous nommez un cheval différent, il arrive nécessairement qu'un des cinq amis a reçu de vous un renseignement qui l'a fait gagner. Celui-là, vous donne un louis ou deux pour vous remercier!

JOSEPH.

Tiens, tiens, tiens!

VIRGINIE.

C'est de vous ça?

GÉVAUDAN.

Non, c'est une idée qui passait, je l'ai saisie...

JOSEPH.

Il n'est pas mauvais, le moyen...

GÉVAUDAN.

Alors?...

Il montre la porte de Gaston.

JOSEPH.

Je veux bien, mais je n'ai pas confiance! Enfin! chose promise, chose due, je vais vous annoncer.

Il entre chez Gaston.

SCÈNE VI

GÉVAUDAN, VIRGINIE.

GÉVAUDAN, fermant les portes.

Là, et maintenant que nous sommes seuls tous les deux...

VIRGINIE, effrayée.

Maintenant que nous sommes seuls!

GÉVAUDAN, en riant.

Hein! quoi, vous avez peur? Maintenant que nous sommes seuls, j'espère bien que nous ne nous séparons pas sans que je vous aie vendu quelque chose... Ça ne vous va pas la littérature?...

VIRGINIE.

Non!

GÉVAUDAN.

Autre chose, alors, voulez-vous une machine à coudre?

VIRGINIE.

Non!

GÉVAUDAN.

Des cure-dents électriques?

VIRGINIE.

Non!

GÉVAUDAN.

Des plumes de fer... un abonnement de cinq ans au *Moniteur des mirages financiers*?

VIRGINIE.

Non, non, non !

GÉVAUDAN.

Un mari ?

VIRGINIE.

Vous dites ?...

GÉVAUDAN.

Je vous demande si vous voulez un mari ?

VIRGINIE.

Vous tenez aussi cet article-là ?

GÉVAUDAN, tirant de sa poche un grand portefeuille.

Je tiens de tout ! J'ai là quelques échantillons...

VIRGINIE.

Ah ! voyons !..

GÉVAUDAN, feuilletant son calepin.

Non, ça ce sont des modèles d'armoire à glace.. là ! nous y sommes !

VIRGINIE.

Eh ! eh ! voilà un petit blond !..

GÉVAUDAN.

Je ne vous le conseille pas !.. c'est gentil, mais pas d'usage... Tenez, voilà un veuf que je vous recommanderai plutôt.

VIRGINIE.

Oh ! un veuf ?...

GÉVAUDAN.

On nous en fait beaucoup de compliments !

Entre Joseph.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JOSEPH.

GÉVAUDAN.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien, je n'avais pas tort de me méfier... Monsieur vous prie de lui fich...

GÉVAUDAN, *Ger.*

Il regrette de ne pas pouvoir me recevoir, voulez-vous dire?

JOSEPH.

Si vous aimez mieux!

GÉVAUDAN.

Autre chose, alors... je reviendrai dans une demi-heure.

JOSEPH.

Je crois que vous aurez tort.

GÉVAUDAN.

C'est ce que nous verrons... j'ai à lui parler d'un nouveau système d'assurances inventé par moi. Dans mon système, les compagnies d'assurances ne reçoivent pas d'argent, ce sont elles qui en donnent. Il me semble que ça doit réussir. (Leur donnant des brochures.) Voici des brochures, du reste. Prenez, lisez... et faites-en part à vos amis et connaissances. Je reviendrai dans

une demi-heure... ne manquez pas de le dire à monsieur le vicomte.

Il sort.

SCÈNE VIII

JOSEPH, VIRGINIE, GASTON, puis BRINDILLE.

JOSEPH.

Je l'y engage à revenir!... il sera bien reçu. Monsieur n'a plus sa tête à lui, il a pris sa douche tout à l'heure, imaginez-vous qu'il avait gardé sa cravate.

VIRGINIE.

Comment?

JOSEPH.

Il la tenait à la main.

VIRGINIE.

Ah bon! (On entend sonner.) On sonne!... (Joseph sort.)
Je parierais que c'est encore M. Gévaudan. (Entre Brindille suivi de Joseph.) Tiens, non!

Elle sort.

BRINDILLE.

Il est chez lui?

JOSEPH.

Oui, Monsieur.

Entre Gaston, Joseph s'en va.

SCÈNE IX

GASTON, BRINDILLE.

GASTON.

Bonjour, René!

BRINDILLE.

Bonjour, Gaston!

GASTON.

Je t'ai aperçu par la fenêtre. Mazette! tu as de rudes chevaux...

BRINDILLE.

Crois bien; le sac maintenant! un sac énorme, marié...

GASTON.

Allons donc!

BRINDILLE.

Parole! pas pu faire monter ma femme chez un garçon, tu comprends, mais si tu veux que je te présente?..

GASTON.

Je ne demande pas mieux!

BRINDILLE, ouvrant la fenêtre.

Je vais l'appeler, elle passera sa tête par la portière. (Appelant.) Hum! hum! Marcelle!... Vicomte Gaston de Petitpreux... meilleur ami!

GASTON, saluant par la fenêtre.

Madame!

BRINDILLE, refermant la fenêtre.

Gentille, pas vrai ?

GASTON.

Très gentille !

BRINDILLE.

Trouvée à Lyon, en revenant de Bastia. . tu sais que j'étais sous-préfet à... C'est au chemin de fer que je l'ai rencontrée pour la première fois : quelqu'un venait de dire un mot assez drôle. Elle se mit à rire en montrant les plus jolies dents et en déclarant qu'elle s'amusait comme une petite baleine. Voilà la femme qu'il me faut ! m'écriai-je... en moi-même. Le lendemain je me faisais présenter, et huit jours après j'étais agréé au cri de : vive la République ! Ils sont très républicains dans la famille, très riches et très républicains : et voilà comment je me trouve le mari de la plus ravissante petite femme... purement civile !

GASTON, lui serrant les mains.

Les plus sincères ! tu sais...

BRINDILLE.

Elle fait de la propagande, mon cher, de la propagande républicaine, et elle me reproche d'être réactionnaire ! Mais c'est pas tout ça... pas venu pour raconter mon mariage... venu parce que j'ai un service à te demander.

GASTON.

Quel service ?

BRINDILLE.

Je ne suis plus sous-préfet à Bastia, je suis nommé à Montmignac.

GASTON.

A Montmignac.

BRINDILLE.

Oui.

GASTON.

Tu vas être voisin de mon oncle, alors... Petitpreux est à vingt minutes de Montmignac.

BRINDILLE.

Je le sais, et c'est justement de ton oncle que je viens te parler, il a de l'influence dans le pays?

GASTON.

Énormément.

BRINDILLE.

Eh bien, voilà! faut que tu m'indiques un moyen de me mettre bien avec lui.

GASTON.

Rien de plus simple! parle-lui du livre qu'il est en train d'écrire: « *La diplomatie à travers les âges*, » et fais semblant de croire que l'ouvrage est de lui, bien qu'en réalité il soit de M. Nitouche, son secrétaire.

BRINDILLE, prenant des notes

Nitouche, secrétaire?

GASTON.

Oui!

BRINDILLE, prenant des notes.

Diplomatie à travers les âges!

GASTON.

Oui.

BRINDILLE, écrivant.

Avoir l'air croire: *Diplomatie à travers les âges*, être oncle, pas être Nitouche?

GASTON.

C'est cela même !

BRINDILLE.

Si j'ai besoin d'une lettre, tu me la donneras ?

GASTON.

Je ferai mieux, sans doute ; il est possible que je sois très prochainement obligé d'aller là-bas.

BRINDILLE.

Fameux, ça ! Nous ferions la fête à la sous-préfecture.

GASTON.

Ah ! je ne suis guère en train.

BRINDILLE.

En effet, je n'avais pas remarqué, mais tu as l'air tout... (Le regardant avec intérêt.) embêté ?

GASTON.

Oui.

BRINDILLE.

Très ?

GASTON.

Très !

BRINDILLE.

Très ?

GASTON.

- Très !

BRINDILLE.

Dis donc, est-ce que... ? Le sac, je t'ai dit, un sac énorme !

GASTON.

Je te remercie, mais ce n'est pas ça.

BRINDILLE.

Ah! je te demande pardon... je te laisse. (Gaston fait un mouvement pour le retenir.) Si fait, si fait... il faut que je m'en aille, ma femme m'attend! il y a dix minutes que je ne l'ai embrassée, d'abord... et elle n'est pas contente quand je reste dix minutes sans l'embrasser.

GASTON.

Obligatoire, alors, pas seulement laïque?

BRINDILLE.

Mais, certainement... et je ne m'en plains pas; tu sais, je ne m'en plains pas! Au revoir, et à bientôt, puisque tu dois venir.

GASTON.

Oui, à bientôt, probablement!

Brindille sort.

SCÈNE X

GASTON, puis VIRGINIE, puis BABETTE.

GASTON.

Voyons, voyons. Comment faire pour emmener Babette? Il est bien évident que s'il y avait moyen de l'installer là-bas sans que mon oncle pût deviner que c'est elle... Ça me serait bien égal, alors, de rester six mois, et même un an!

VIRGINIE, entrant.

Voici Madame, Monsieur.

2.

BABETTE, entrant en amazone.

Bonjour, chéri !

GASTON, très ému.

Bonjour, Babette !

Babette le regarde avec un peu d'étonnement, puis elle s'adresse à Virginie.

BABETTE.

Virginie, vous allez d'abord aller chez madame Distribué. Dites-lui bien que je veux absolument avoir ma robe aujourd'hui avant sept heures, et puis vous irez chez madame Turlot, et vous lui direz que c'est une folie de vouloir me faire payer cinq cents francs le dernier chapeau qu'elle m'a envoyé. Vous passerez chez Plumère, vous lui direz que les brides sont bien, mais que je ne suis pas du tout contente de la selle qu'il m'a faite, que j'en veux une absolument pareille à celle de mademoiselle Loisset, et qu'il est déplorable qu'on ne puisse pas trouver cela à Paris. Vous irez chez le coiffeur aussi, pour lui dire qu'il n'oublie pas, à sept heures et demie, et puis chez Bravard, pour un bouquet de corsage, et puis chez le bijoutier, et puis rue Jouffroy pour mes photographies... Est-ce que j'ai oublié quelque chose ?

VIRGINIE.

Je ne sais pas, Madame.

BABETTE.

Quand vous aurez fait tout cela, vous rentrerez et vous direz à Jean d'atteler pour quatre heures.

VIRGINIE.

Bien, Madame.

Elle sort.

BABETTE.

Ouf ! Je n'en peux plus !

GASTON, à part.

C'est comme un fait exprès, jamais elle n'a été plus jolie, jamais, jamais!...

BABETTE, de plus en plus étonnée.

Qu'est-ce qu'il y a?

JOSEPH, entrant.

Faut-il servir, Monsieur?

GASTON.

Non, pas maintenant... laissez-nous. Quand il faudra servir, je vous le dirai.

Joseph sort.

SCÈNE XI

GASTON, BABETTE.

BABETTE.

Il y a quelque chose, décidément.

GASTON, se jetant aux genoux de Babette.

Ah! Babette! Babette!

BABETTE.

Qu'est-ce que c'est? voyons, tu as perdu au cercle?

GASTON.

Oui, mais ce n'est pas ça!

BABETTE.

Cela m'étonnait aussi.

GASTON.

C'est bien plus grave que ça!... Mon oncle...

BABETTE.

Ton oncle?

GASTON.

Il est venu...

BABETTE.

Et après?

GASTON.

Il est venu et il m'a dit; il m'a dit qu'il allait payer mes dettes.

BABETTE.

Et puis?

GASTON.

Et puis qu'il consentirait à m'assurer dès à présent toute sa fortune...

BABETTE.

A la condition?

GASTON.

Tu as deviné ça tout de suite, toi, qu'il y en avait une... A la condition d'aller passer six mois chez lui!

BABETTE.

Quand cela?

GASTON.

Tout de suite!

BABETTE.

Ah! (Après un silence.) Relève-toi, voyons!

GASTON.

Je le vois le jeu de mon oncle!... Il viendra, se dit-il, et en cela il n'a pas tort, parce qu'enfin huit cent mille francs de dettes de moins, et deux cent mille livres de

rente de plus, l'usage n'est pas de refuser ça. Il viendra, et une fois qu'il sera venu, sa cousine et moi, nous ferons de lui tout ce que nous voudrons : parce qu'il faut te dire, mon oncle me croit faible, bon enfant, mais faible!

BABETTE.

Il n'est pas bête, ton oncle.

GASTON.

Oh! non! mais il ne me connaît pas, il ne sait pas quelle force de résistance... La meilleure façon de lui répondre, serait d'aller passer les six mois et de ne pas devenir amoureux de ma cousine... Ça, c'est facile, mais il y a autre chose qui est moins facile.

BABETTE.

Quoi donc?

GASTON.

Ne devines-tu pas, Babette? C'est de passer six mois sans t'embrasser, sans te voir! Ah! si je pouvais t'emmener!

BABETTE, rêveuse.

Oui, mais tu ne peux pas!

GASTON.

Ah! non, mon oncle trouverait que ça n'est pas de jeu... Eh bien! tu restes là, tu ne me dis rien, tu ne me consoles pas, tu ne me donnes pas de conseils!.. tu veux que je m'en aille, alors, et que j'épouse ma cousine?

BABETTE, vivement.

Oh! non, quant à ça...

GASTON.

Je croyais...

BABETTE.

Je ne puis pas vouloir que tu épouses ta cousine, puisque...

GASTON.

Puisque?

BABETTE, câline.

Tu sais bien... puisque je pense moi-même à devenir...

GASTON, ennuyé.

Ah!

BABETTE.

Qu'est-ce que cela aurait donc de si insensé, après tout?...

GASTON.

Voyons! il me semble que ce n'est pas le moment...

BABETTE.

Si fait, je tiens à en parler...

GASTON.

A quoi bon revenir toujours... puisque tu sais que ça ne se peut pas.

BABETTE.

Eh! c'est justement parce que tu prétends que ça ne se peut pas, que j'y reviens toujours.

GASTON.

Je t'aime bien, ma petite Babette... oh! oui, je t'aime bien... Mais, voyons... là...

BABETTE.

Voyons, quoi?

GASTON.

Tu t'appelles Chaillou... Élisabeth Chaillou... Je ne te dis pas ça pour te faire de la peine, au moins, mais enfin, tu es une Chaillou! tandis que moi!.. les Petit-preux sont gentilshommes, ma chère...

BABETTE, timidement.

De fraîche date, on m'a dit.

GASTON.

Justement! nous n'avons pas encore eu le temps de l'oublier!

BABETTE.

Avec ça que tu serais le premier gentilhomme qui épouserait... Certainement il y a des cas où c'est mal, où c'est très mal!.. quand la maîtresse a de l'argent, par exemple, et que le gentilhomme n'en a pas; mais toi, tu es riche...

GASTON.

Des folies tout ça!.. Ce qui était raisonnable, c'est ce que j'avais arrangé... Nous nous aimions encore pendant trois ou quatre ans... après quoi, je faisais un mariage riche, je te donnais cinq cent mille francs...

BABETTE.

Et je prenais un autre amant?

GASTON.

Et tu prenais...

BABETTE.

Oh! je ne pose pas! je n'ai rien oublié! Le jour où ma respectable marraine m'a annoncé que nous allions nous séparer, et qu'elle allait, elle, vivre dans une petite maison qu'elle venait d'acheter à Bellevue, j'ai compris! Tu es venu, je t'ai suivi comme j'en aurais

suivi un autre, j'étais si contente de m'en aller... je ne t'ai regardé que le lendemain...

GASTON.

Babette!

BABETTE.

Et le lendemain, je t'ai vu... tel que tu étais... pas bien fort... oh! non!

GASTON.

Ah çà! mais!...

BABETTE.

Non, pas bien fort... mais gentil comme tout, et bon... Tu es très bon, tu sais?...

GASTON.

Je suis bon, mais je ne suis pas faible!..

BABETTE.

Et alors, en voyant ce que tu étais... l'idée m'est venue tout doucement qu'au lieu d'être ce qu'avait rêvé ma marraine, au lieu de faire semblant d'aimer un tas de gens, il valait mieux passer ma vie tout entière à n'en aimer qu'un... J'ai vécu comme tu le voulais, naturellement, j'ai eu des chevaux, des voitures, puisque tu m'avais prise pour cela, mais ça n'empêchait pas ma tête de faire son petit travail.

GASTON, insistant.

Puisque ça n'est pas possible!..

BABETTE.

Et je te rendrais service en t'épousant! Tu m'écouterais, moi, parce que tu sens que je te suis supérieure... Tu le sens, n'est-ce pas, que je te suis supérieure?

GASTON.

Oui, oui, et tu es si gentille!

BABETTE.

Je le sais bien que je suis gentille... Est-ce que tu peux te mettre sérieusement dans la tête que la femme que tu épouseras le sera plus que moi, gentille?

GASTON.

Oh! non.

BABETTE.

Et qu'elle t'aimerait mieux? Eh bien... alors quoi? Ah! oui, mais tu sais bien qu'avant toi je n'en avais jamais aimé d'autres. (Lui sautant au cou.) Tu le sais bien, bête! eh bien, alors dis... pourquoi ne veux-tu pas?

GASTON.

Mais parce que... parce que... parce que... ça n'est pas la vie tout ce que tu me racontes là... la vie... c'est ce que je t'ai dit: nous nous aimons encore pendant trois ou quatre ans, puis je fais un mariage riche et je te donne cinq cent mille...

BABETTE.

Mais, enfin, si ton oncle te disait que c'est moi que tu dois épouser?

GASTON.

Hé!

BABETTE.

Si ton oncle te disait...

GASTON.

Ah! bien, celle-là, par exemple! Tiens, tout ce que le peux faire, c'est de refuser de partir, veux-tu?

BABETTE, vivement.

Non... et je te jure que ce n'est pas à l'argent que je pense... mais je ne veux pas que tu te fâches avec

ton oncle à cause de moi. (En souriant.) Ça n'entre pas dans mes combinaisons.

GASTON.

Tu admets alors, tu admets que pendant six mois...

BABETTE, souriant.

Ce qu'il faudrait, c'est qu'il me fût possible, à moi aussi, d'aller là-bas... pas avec toi, bien entendu... mais est-ce que je ne pourrais pas sous un déguisement?

GASTON.

Sous un déguisement?

BABETTE.

Oui.

GASTON.

C'est une idée ça!... mais... sous quel déguisement?

BABETTE.

Je ne sais pas!... cherchons!...

GASTON.

Je crois bien qu'il faut chercher! (On entend un bruit dans l'autre chambre.) Jusqu'à ce que nous ayons trouvé, il faut chercher! (Le bruit augmente.) Ah ça! mais qu'est-ce qui se passe donc? Joseph!

Joseph entre.

SCÈNE XII

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur, c'est M. Gévaudan, j'ai beau lui dire que Monsieur ne veut pas le recevoir...

GASTON, à Babette.

Laisse-moi un instant, je vais lui dire deux mots, à M. Gévaudan.

BABETTE.

Si je m'habillais en paysanne, dis ? et si je m'installais dans une chaumière ?

GASTON.

En paysanne, toi ?

BABETTE.

Oui.

GASTON.

Mais tu ferais émeute, ma chère, on te suivrait dans les campagnes !

BABETTE.

Tu crois ; je vais chercher autre chose, alors... je vais chercher autre chose.

Elle sort.

GASTON.

Cherche ! cherche ! (A Joseph.) Maintenant, vous pouvez faire entrer M. Gévaudan.

Joseph ouvre la porte, entre Gévaudan.

GÉVAUDAN.

Vous voyez bien !

Joseph sort.

SCÈNE XIII

GÉVAUDAN, GASTON.

GÉVAUDAN.

Pardonnez-moi d'avoir un peu insisté, mais quand

on apporte une fortune, on ne peut vraiment pas se laisser mettre à la porte.

GASTON.

Vous m'ennuyez, vous, vous savez !...

GÉVAUDAN.

Plait-il ?

GASTON.

Vous m'ennuyez, et je dois vous prévenir que la première fois qu'il vous arrivera de faire du bruit chez moi et de vouloir entrer malgré mes ordres, je vous ferai tout uniment jeter dans l'escalier.

GÉVAUDAN.

Monsieur le vicomte, vous ne devriez pas me parler ainsi !

GASTON.

Et pourquoi ça ?

GÉVAUDAN.

Non, monsieur le vicomte, non, vous ne devriez pas oublier que sous l'inventeur, il y a l'homme du monde.

Il se pose.

GASTON.

Vous avez dit...

GÉVAUDAN.

J'ai dit : il y a l'homme du monde !...

GASTON.

Et le geste !... refaites le geste !...

GÉVAUDAN.

Quel geste ?

GASTON, imitant Gévaudan.

Refaites le geste et redites la phrase : vous ne devriez pas oublier que...

GÉVAUDAN, reprenant sa position.

Vous ne devriez pas oublier que sous l'inventeur il y a l'homme du monde.

GASTON, à part.

Mais il est très digne, cet homme-là ! Si on l'habillait un peu, il serait très bien.

GÉVAUDAN.

Vous dites ?

GASTON, à part.

Ce serait drôle pour déguiser Babette. (Haut.) Asseyez-vous donc, monsieur Gévaudan !

GÉVAUDAN, hésitant.

Mais tout à l'heure vous parliez d'escalier.

GASTON.

Ne songez plus à cela... j'ai reçu aujourd'hui une nouvelle qui m'a contrarié... alors vous comprenez, un petit mouvement d'humeur, il ne faut pas m'en vouloir.

GÉVAUDAN, s'asseyant.

Oh ! je n'ai pas de rancune, moi, je n'ai pas de rancune !

Gaston va prendre un flacon et deux petites verres, puis il vient s'asseoir près de Gévaudan.

GASTON.

Ce bon monsieur Gévaudan !

GÉVAUDAN.

A la bonne heure, je vous retrouve. (Gaston lui verse à boire.) Est-ce que c'est moi qui vous ai vendu ça ? (Il boit et paraît trouver ce qu'il boit très bon.) Non ! ce n'est pas moi.

GASTON.

Et le petit bordeaux de famille, vous en avez encore?

GÉVAUDAN.

Toujours! quand il n'y en a plus il n'y a qu'à en remettre... Vous en désirez une barrique?

GASTON.

Une ou deux, comme vous voudrez.

GÉVAUDAN.

Comme je voudrai?

GASTON.

Oui.

GÉVAUDAN.

Trois barriques, alors. (Il écrit sur un portefeuille.) M. le vicomte de Petitpreux, trois barriques Mouton-Gévaudan.

GASTON.

Et avec ça, qu'est-ce que vous me proposez?

GÉVAUDAN, surpris.

Vous voulez encore quelque chose?

GASTON.

Dame! si c'est bon!

GÉVAUDAN, tirant à moitié des papiers de son portefeuille.

J'ai là quelques actions... (Les remettant.) Non, vous êtes vraiment trop gentil!... vous ne voudriez pas une statue?

GASTON.

Une statue de femme?

GÉVAUDAN.

Non. une statue d'homme... une statue qui repré-

sente un penseur. Un de mes clients l'avait fait faire pour la mettre sur le tombeau d'un de ses parents dont il croyait hériter. Le parent en question ne lui a rien laissé, alors mon client m'a fait cadeau de la statue.

GASTON, ou riant.

Si vous le permettez, j'attendrai que j'aie moi-même un parent... (Redevenant sérieux.) Vous êtes intelligent, monsieur Gévaudan, excessivement intelligent, cependant vous n'avez jamais pu arriver.

GÉVAUDAN.

Si fait ! une fois j'ai été sur le point... Je venais de me marier et j'avais épousé une jolie femme.

GASTON.

Ah !

GÉVAUDAN.

Malheureusement j'étais jaloux.

GASTON.

Aïe !...

GÉVAUDAN.

Qu'est-ce que vous voulez, on n'est pas parfait ! La première fois que je crus m'apercevoir de quelque chose, je déclarai tout net à ma femme que je n'entendais pas de cette oreille-là et qu'il fallait choisir entre moi et l'autre... le lendemain elle avait choisi !...

GASTON.

Lequel des deux ?

GÉVAUDAN.

L'autre... naturellement ; elle était partie.

GASTON.

Et qu'est-ce qu'elle est devenue ?

GÉVAUDAN.

Ma foi, je n'en sais rien, mais je ne suis pas inquiet, elle avait de quoi faire fortune.

GASTON.

Voyons, mon bon monsieur Gévaudan, vous m'avez proposé tant d'affaires... j'ai bien envie de vous en proposer une, à mon tour.

GÉVAUDAN:

Vous?

GASTON.

Oui, moi! Ça vous amuserait-il, dites-moi... ça vous amuserait-il d'aller passer six mois en province, dans une jolie habitation, avec des domestiques, une bonne table et une voiture à vous, pour vous promener quand vous en aurez envie?

GÉVAUDAN.

Si ça m'amuserait?

GASTON.

Oui.

GÉVAUDAN.

Ça m'amuserait énormément! mais qu'est-ce que j'aurais à faire?

GASTON.

Peu de chose: vous auriez à être marié!

GÉVAUDAN.

Encore! mais je ne peux pas...

GASTON.

Comment?

GÉVAUDAN.

Je ne peux pas! je viens de vous dire que je l'étais déjà!

GASTON.

Je ne dis pas que vous auriez à vous marier... vous auriez à être marié, ça n'est pas la même chose.

GÉVAUDAN.

Je ne comprends pas très bien...

GASTON.

Je vais essayer de me faire comprendre. Je vous louerais un château, un petit château à Montmignac, dans les environs d'Angoulême, vous iriez vous y établir.

GÉVAUDAN.

Avec ma femme?

GASTON.

Oui.

GÉVAUDAN.

Ce n'est qu'un commencement ça, il doit y avoir une suite.

GASTON.

Il y en a une. Je vais, moi, être obligé d'y aller aussi, dans les environs d'Angoulême. Je m'arrangerais de façon à ce que votre château, à vous, ne soit pas trop éloigné de celui dans lequel je serai forcé de demeurer.

GÉVAUDAN.

Ça se dessine!...

GASTON.

Nous serions voisins, alors.

GÉVAUDAN, en riant.

Et vous viendrez nous voir!

GASTON.

A la campagne, vous savez, il est d'usage entre voisins...

GÉVAUDAN.

Ah! mais c'est tout à fait *Neveu de Rambeau*, ce que vous me proposez là, c'est tout à fait *Neveu de Rambeau!*

GASTON.

Neveu de...

GÉVAUDAN.

Vous n'avez pas lu?... je vous l'enverrai! (Il écrit sur son portefeuille.) *Vicomte de Petitpreux. Œuvres complètes de Diderot...* quarante volumes. (Il remet le portefeuille dans sa poche.) Dites-moi, maintenant; vous me demandez d'être le mari, un mari pour rire, bien entendu...

GASTON, vivement.

Ah! oui!...

GÉVAUDAN.

Un mari pour accompagner?

GASTON.

J'ajouterai qu'au bout de ces six mois, je me ferai un plaisir de vous offrir une vingtaine de mille francs...

GÉVAUDAN, avec élan.

Oh! ne parlons pas de ça, je vous en prie, ne parlons pas de ça!... maintenant.

GASTON.

Vous consentez, alors?

GÉVAUDAN.

Oh! non, pas si vite!

GASTON.

Ah!

GÉVAUDAN.

C'est une chose grave qu'un mariage, et avant d'engager six mois de mon existence, vous devez comprendre que je ne serais pas fâché de connaître ma femme!

GASTON.

N'est-ce que cela, je vais vous la chercher!

Il se dirige vers la porte.

GÉVAUDAN.

Elle est ici?

GASTON.

Oui.

GÉVAUDAN.

Dites-lui que je ne l'attends pas sans une certaine émotion, n'est-ce pas? ayez la bonté de lui dire...

GASTON.

Soyez tranquille!

Il sort.

SCÈNE XIV

GÉVAUDAN, puis GASTON et BABETTE.

GÉVAUDAN.

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement.

C'est la situation de Ruy-Blas.

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement.

De plaire à cette femme et d'être...

Moi, ça n'est pas ça, on ne m'ordonne pas de plaire, à

moi, on m'ordonne de ne pas plaire; on ne m'ordonne pas d'être l'amant, on m'ordonne d'être le mari; c'est la même chose, à cela près que c'est absolument le contraire.

Entrent Gaston et Babette.

BABETTE, bas, à Gaston.

Très bien!... (Haut.) Monsieur...

GÉVAUDAN.

Mademoiselle, croyez bien que je... je suis un peu troublé... je vous en demande pardon...

BABETTE.

Mais, c'est tout naturel, Monsieur, une première entrevue...

GASTON, à Gévaudan en lui montrant Babette.

Eh bien?

GÉVAUDAN, avec enthousiasme.

Oh!... Et moi, comment me trouve-t-elle?

GASTON.

Très bien, elle vous trouve très bien. Elle me l'a dit tout à l'heure en entrant...

GÉVAUDAN.

Reste maintenant à savoir si nos caractères?...

BABETTE.

Oh! j'ai le caractère le plus charmant du monde, je suis douce, moi, et gentille, et gaie, et vous, Monsieur, êtes-vous gai?

GÉVAUDAN, riant.

Toujours, moi. toujours! je ris pour des riens, moi!

BABETTE.

Cela suffit, et je suis sûre que nous ferons bon mé-

nage... et puis... venez un peu ici. (A Gaston.) Allez-vous-en, vous!... allez-vous-en, cela ne vous regarde pas!

GÉVAUDAN, à Gaston.

Allez-vous-en donc! Je commence à être le mari, moi!...

BABETTE, à Gévaudan, avec un peu d'émotion.

Je vous supplie de consentir, Monsieur, je vous en supplie!... Vous m'aurez rendu le plus grand service!... Vous aurez très probablement fait le bonheur de toute ma vie!

GÉVAUDAN.

Vraiment?

BABETTE.

Je vous assure!

GÉVAUDAN.

Eh bien, alors!... seulement...

BABETTE.

Seulement!

GÉVAUDAN, montrant l'amazone.

Je ne serai pas obligé de monter à cheval, n'est-ce pas? S'il fallait monter à cheval, j'aimerais mieux renoncer.

BABETTE.

Non, non, vous ne serez pas forcé.

GÉVAUDAN.

C'est dit, alors!

Il tend la main à Babette.

BABETTE.

Ça y est?

GÉVAUDAN.

Oui,.. et je demande à madame Gévaudan la permission de lui embrasser la main.

GASTON.

Ah! mais non! Ah! mais non!

GÉVAUDAN.

Vous ne voulez pas que j'embrasse la main?

GASTON.

Si; pour la main, je veux bien! mais vous ne pouvez pas vous appeler madame Gévaudan, mon oncle connaît le nom, il en faudrait un autre.

GÉVAUDAN, avec modestie.

J'ai écrit quelques brochures sur le blason, je les signais : Baron de Corsambleu.

GASTON.

Baron de Corsambleu?

GÉVAUDAN.

Oui.

GASTON.

Va, pour baron de Corsambleu!

BABETTE, joyeuse.

Me voilà baronne, alors, me voilà baronne! En attendant..

Elle regarde Gaston.

GASTON.

Quoi?

BABETTE.

Rien, appelez Joseph, et dites-lui de mettre un troisième couvert.

GASTON, après avoir sonné, à Joseph qui entre.

Un troisième couvert, Joseph.

GÉVAUDAN.

Dites-moi, avant de consentir définitivement, j'aurais une requête à vous adresser : il vous faudra une femme de chambre là-bas...

BABETTE.

Sans doute, mais j'en ai une...

GASTON.

Tu ne pourrais pas emmener Virginie ! mon oncle la connaît !

GÉVAUDAN.

Comme ça se trouve !... je vous demanderai alors de prendre pour femme de chambre... une personne que je vous désignerai...

GASTON.

Ah ! ah ! monsieur Gévaudan !...

GÉVAUDAN, à Babetto.

Vous voulez bien ?...

BABETTE, en riant.

Certainement !

GÉVAUDAN.

C'est bon alors !... Le jour où nous partirons, elle nous rejoindra à la gare. Et vous savez ? ce que vous comptiez m'offrir au bout des six mois, je continue à le refuser pour moi, bien entendu, mais s'il vous plait de l'offrir à la jeune personne...

GASTON.

Vous êtes grand seigneur, monsieur Gévaudan !...

GÉVAUDAN.

Que voulez-vous, nous autres pauvres diables, nous sommes tous comme ça !...

Entre le domestique portant le déjeuner qu'il place sur le guéridon.

BABETTE.

Et maintenant, baron, offrez-moi votre bras.

GÉVAUDAN, lui offrant le bras.

Comment donc, baronne... Madame la baronne...

GASTON, versant à boire à Gévaudan.

Un peu de ce Ponte-Canet, baron ?

GÉVAUDAN.

Est-ce moi qui vous l'ai vendu ? (Il boit.) Oh ! exquis !...
(Après avoir bu.) Non ! ce n'est pas moi qui vous l'ai
vendu !

Ils s'installent à la table et commencent à déjeuner.

ACTE DEUXIEME

LA GARE DE MONTMIGNAC (Onze heures du soir.)

Deux portes au fond donnant sur la voie. — A droite, la porte du cabinet de Lapercherie, à gauche deux portes, l'une conduisant aux salles d'attente, l'autre par laquelle on entre. — Au fond, le guichet pour les billets.

SCÈNE PREMIÈRE

LAPERCHERIE, chef de gare, UN EMPLOYÉ,
puis UN COCHER.

LAPERCHERIE, parlant à un employé.

C'est pourtant bien simple ce que je vous dis! Quand un voyageur est accompagné d'une jolie femme, il doit être traité avec les plus grands égards... c'est élémentaire! (L'employé sort.) Ils ne comprennent pas, ce n'est pas de leur faute... Ils n'ont pas, comme moi, dépensé une fortune. (Entre le cocher.) Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous, qu'est-ce que vous voulez?

PIERRE.

Je suis le cocher de M. le baron.

LAPERCHERIE.

Quel baron?

PIERRE.

Le baron de Corsambleu.

LAPERCHERIE.

Qu'est-ce que c'est que ça? connais pas!...

PIERRE.

Moi non plus! Tout ce que je sais, c'est qu'il va s'installer au château de la Biquette. J'ai reçu une dépêche m'annonçant qu'il arriverait ce soir, par le train de Paris.

LAPERCHERIE.

Le train de Paris ne sera pas ici avant une demi-heure.

PIERRE.

C'est bon! alors, j'ai le temps d'aller boire un coup...

LAPERCHERIE.

Est-ce qu'il a une femme, ce baron de Corsambleu?

PIERRE.

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

Il sort.

LAPERCHERIE.

Comment, ce que ça peut me faire?... Espèce de... (En redescendant.) Ce n'est pas sa faute... il ne sait pas que pendant toute ma vie je n'ai vécu que pour les femmes!

Entre Petitpreux.

SCÈNE II

PETITPREUX, LAPERCHERIE.

Petitpreux entre avec une petite lanterne.

PETITPREUX.

Bonsoir, Lapercherie !

LAPERCHERIE.

Où diable t'en vas-tu comme ça ? (Il lui serre la main.)
Je croyais qu'à cette heure-ci, chez toi, tout le monde
dormait.

PETITPREUX, il souffle sa lanterne.

Tout le monde, en effet, doit dormir, et même depuis assez longtemps. Mon neveu Gaston s'est couché à neuf heures, lui, il avait mal à la tête... Est-ce que tu l'as vu, mon neveu Gaston, depuis qu'il est au château ?

LAPERCHERIE.

Non, pas encore.

PETITPREUX.

Ça ne m'étonne pas, il ne sort jamais.

LAPERCHERIE.

Il songe à mademoiselle Babette ?

PETITPREUX.

Je ne jurerais pas que non ! cependant, depuis huit jours qu'il est ici, il ne lui a pas écrit. Il n'a pas reçu de lettres d'elle... Il passe ses matinées à envoyer et à

recevoir des dépêches chiffrées... il s'agit, me dit-il, d'une partie de bézigue qu'il avait commencée avec un de ses amis.

LAPERCHERIE.

Une partie de bézigue ?

PETITPREUX.

Ça te paraît louche ?

LAPERCHERIE.

Et à toi ?

PETITPREUX.

A moi aussi... mais j'ai là une des dépêches et je me réserve de l'examiner... Bézigue à part, Gaston ne quitte guère sa cousine et je m'aperçois avec plaisir que celle-ci commence à ne pas beaucoup s'amuser quand son cousin n'est pas là... Ainsi, ce soir, dès que ledit cousin nous a eu quittés, elle m'a demandé, elle aussi, la permission de se retirer... et je suis resté en tête-à-tête avec M. Nitouche, mon secrétaire.

LAPERCHERIE.

Bonne occasion pour travailler à la *Diplomatie à travers*...

PETITPREUX.

Oui, mais je n'étais pas en train : tu sais, il y a des jours..

LAPERCHERIE.

Oui, oui...

PETITPREUX.

J'ai dit à Nitouche d'aller se coucher, et moi-même je suis rentré dans ma chambre. Mais, une fois là, en face de mon lit, je me suis aperçu que je n'avais pas la moindre envie de dormir... Tu sais, il y a des jours...

LAPERCHERIE.

Oui, oui.

PETITPREUX.

Alors, je me suis rappelé que j'avais à renouveler ma provision de cigares.

LAPERCHERIE.

Farceur!

PETITPREUX.

Comment?

LAPERCHERIE.

Farceur, je te dis !... la marchande...

PETITPREUX.

Je vais prendre le train qui vient de Bordeaux. A dix heures quarante, je serai à Pont-aux-Dames, je renouvellerai ma provision de cigares ; à onze heures cinquante-deux je prendrai le train qui vient de Paris, et à minuit un quart je rentrerai chez moi par la petite porte du potager. Donne-moi une première pour Pont-aux-Dames.

LAPERCHERIE.

Tu tiens à payer?

PETITPREUX.

Mais sans doute.

LAPERCHERIE.

J'aurais été heureux de t'offrir... Tu as été si gentil... car enfin, si l'on m'a nommé chef de gare ici, c'est grâce à toi.

PETITPREUX.

Il fallait bien te caser, puisque tu avais été assez bête pour manger tout ce que tu avais!

LAPERCHERIE.

Avec les femmes... je ne regrette pas!... non, j'ai beau faire, je n'ai pas de regrets!... (d'une voix émue.) Quelquefois, par exemple, j'ai des remords...

PETITPREUX.

Oh!

LAPERCHERIE.

Ah! si, quand je me souviens... Toi qui devais, plus tard, être si gentil pour moi!

PETITPREUX.

Qu'est-ce qu'il y a? Voyons!

LAPERCHERIE.

Te rappelles-tu de la première des *Pommes de terre malades*, au Palais-Royal?

PETITPREUX.

Parfaitement, c'est là que Sainville chantait...

Il chante.

LAPERCHERIE.

Oui, mais ça n'est pas ça... Je te demande si tu te rappelles avec qui tu étais ce soir-là, dans l'avant-scène de gauche?

PETITPREUX.

Non.

LAPERCHERIE.

Moi non plus... Mais ce que je n'ai pas oublié, c'est que tu m'avais offert une place... Tu étais dans le fond, toi, moi j'étais sur le devant, à côté de la personne, tout à coup je sentis que la personne posait son pied sur le mien. J'aurais dû lui demander immédiatement l'explication de ce procédé... Je n'allai la lui demander que le lendemain... chez elle... Elle me la donna

et... Tu me pardones, n'est-ce pas, dis-moi que tu me pardones!

PETITPREUX, riant.

Imbécile !...

Des voyageurs entrent prendre leur billet au guichet.

LAPERCHERIE.

Merci ! Tu m'ôtes un poids ! (On entend arriver un train.)
Voilà ton train. (Criant dans les salles d'attente.) Les voyageurs pour Pont-aux-Dames, Reincy, La Grenadière...
Première, deuxième et troisième classes en voiture !

Entrent Brindille et Marcelle, par le fond.

MARCELLE.

Et mes vingt-deux malles, qu'est-ce qu'elles deviennent, mes vingt-deux malles ?

BRINDILLE.

N'aie pas peur ! on s'en occupe.

LAPERCHERIE, bas à Petitpreux.

Tiens, tiens ! voilà ce qu'on ne voit pas souvent par ici.

PETITPREUX.

Quoi donc ?

LAPERCHERIE.

Une cocotte !... Tu ne vois pas ça tout de suite, toi, que c'est une cocotte.

Il sort avec Petitpreux et en sortant il envoie des baisers à Marcelle.

SCÈNE III

BRINDILLE, MARCELLE.

BRINDILLE.

Très aimable, ce chef de gare!... il envoie des baisers aux voyageurs, très aimable!

MARCELLE.

Je suis sûr que le train, en s'en allant, va emporter toutes mes robes... et qu'est-ce qu'ils diront les administrés? .. Ils diront que la sous-préfète n'a aucun chic!...

BRINDILLE.

Aucun chic!... Mais lors même que tu n'aurais sur le dos qu'une robe de quinze francs, tu en serais pleine, de chic!... Oui, avec une méchante petite robe et même sans...

MARCELLE, en riant.

Je sais bien, mais c'est égal, va voir toi-même, je t'en prie!

BRINDILLE, très tendre.

Oui, là, j'y vais!

Il sort.

SCÈNE IV

MARCELLE, puis LAPERCHERIE, puis
BRINDILLE, puis BRELOT.

MARCELLE, tirant de son sac une carte.

J'ai acheté à Bordeaux une carte de France, sur la-

quelle les préfectures et les sous-préfectures sont marquées d'une teinte rouge plus ou moins foncée, selon que les habitants y sont plus ou moins dévoués à la démocratie. (Elle regarde.) Oh ! mais, c'est tout au plus si c'est rose ici ! C'est rose pâle en tous cas... Très pâle !... (Repliant sa carte.) Nous verrons bien !

On entend partir le train. Rentre Lapercherie. Le gendarme retraverse la scène venant du fond.

LAPERCHERIE.

Me revoilà, moi ! J'ai fait partir le train un peu vite, parce que j'étais pressé... Votre serviteur, Madame !...

MARCELLE, un peu étonnée.

Votre servante, Monsieur.

LAPERCHERIE, regardant autour de lui.

Il n'est pas là... voulez-vous, alors, me permettre?... Est-ce que vous comptez rester un peu dans ce pays ?

MARCELLE.

Mais dame... oui.

LAPERCHERIE.

Ah !

MARCELLE.

J'y resterai jusqu'à ce que je sois appelée autre part.

LAPERCHERIE, riant.

Appelée autre part !... une cocotte... le mot est charmant !

MARCELLE.

Plait-il ?

LAPERCHERIE.

Mais enfin, avant que vous soyez... appelée autre part, il se passera bien quelque temps ?

MARCELLE.

C'est probable.

LAPERCHERIE.

Tant mieux, alors ! nous rirons !...

Il est sur le point de lui prendre la taille. Entre Briadille.

BRINDILLE.

Ne te fâche pas, Marcelle. (En riant.) Je vous connais, votre nom est dans mes notes... Type ! physionomie ! vous êtes monsieur Lapercherie, pas vrai, le chef de gare qui a mangé sa fortune... Il y a deux ans... quand j'étais encore à Paris, on parlait souvent de vous, le soir, à la veillée, dans la vieille garde.

LAPERCHERIE, ému.

Vraiment ?

MARCELLE, pinçant Brindille.

Je t'en donnerai, moi, de la vieille garde.

BRINDILLE.

Aïe !

MARCELLE.

Et mes malles ?

BRINDILLE.

Elles sont là ! il n'en manque pas une, grâce aux bons soins de M. le chef de gare ! (A Lapercherie.) Dites donc, vous devriez venir souper avec nous ?

LAPERCHERIE.

Souper !...

BRINDILLE.

Oui, j'ai télégraphié à l'hôtel de la gare et il doit y avoir là un balhazar qui nous attend.

MARCELLE.

Venez! nous rirons!

LAPERCHERIE, après un moment d'hésitation.

Je ne peux pas!... Et pour que je vous dise que je ne peux pas, allez, il faut vraiment... Mais qu'est-ce que vous voulez?... Je suis chef de gare à présent, les bestiaux me réclament!... Après les bestiaux, ce sera le tour des voyageurs... je ne peux pas, vraiment, je ne peux pas!

MARCELLE.

Ah! c'est fâcheux!

LAPERCHERIE, bas, à Brindille.

C'est vrai que l'on vous a parlé de moi... qui ça?

BRINDILLE.

Irma... la grande Irma, vous savez bien?

LAPERCHERIE, ému.

Elle va toujours, la grande Irma?

BRINDILLE.

Mais oui... Bonne maison, maison fondée en... Ah! vous aviez de rudes femmes dans ce temps-là!...

LAPERCHERIE, montrant Marcelle.

Mais il me semble que celles que vous avez maintenant... (Il lui serre la main. Entre l'aubergiste.) Tenez, l'on vient vous dire que votre souper est prêt. (A l'aubergiste.) Vous aurez soin de Madame et de Monsieur, n'est ce pas? Je vous le recommande.

BRULOT.

Soyez tranquille, monsieur le chef de gare!

MARCELLE.

Vous ne venez pas, décidément?

Peux pas, je vous assure ! mais nous nous reverrons !

Il entre dans son cabinet.

SCÈNE V

BRINDILLE, MARCELLE, BRULOT, anbergiste.

BRINDILLE.

Qu'est-ce que vous allez nous donner ? voyons !

BRULOT.

De la truite frite, hé ?

MARCELLE.

Ce n'est pas mauvais ça... et puis ?

BRULOT.

Le poulet Toulouse ?

BRINDILLE.

Et puis ?

BRULOT.

Il n'y a pas besoin d'autre chose... avec la truite frite, le poulet Toulouse et un morceau de fromage, vous aurez assez !

BRINDILLE.

Eh bien, à la bonne heure ! il ne pousse pas à la consommation.

MARCELLE.

C'est un honnête homme, et un homme intelligent.

il n'y a qu'à le regarder. Combien y a-t-il de temps que vous tenez l'hôtel de la Gare ?

BRULOT.

Vingt ans, à peu près.

MARCELLE.

Vingt ans ?

BRULOT.

Oui.

MARCELLE.

Vous devez alors connaître l'esprit du pays.

BRULOT.

L'esprit ?

MARCELLE.

Les opinions, si vous aimez mieux. Les opinions politiques.

BRULOT.

Certainement, je connais les opinions.

BRINDILLE.

Comment, tu vas ?...

MARCELLE.

Toi, fais-moi l'amitié de me laisser tranquille, je cause avec Monsieur... Qu'est-ce qu'ils sont, les habitants d'ici ?

BRULOT.

Des feignants !

MARCELLE.

Oh !

BRULOT.

Pas autre chose !

4.

MARCELLE.

J'en étais sûre !... Rose pâle, très pâle... Mais ils ne sont donc pas au courant?... Ils ne savent donc pas que la France a fait entendre sa voix et qu'elle veut être obéie ?

BRULOT.

C'est ce que je leur dis... tous les soirs dans mon café, après leur avoir servi ce qu'ils demandent, je leur dis ça : la France veut être obéie !

MARCELLE.

Et ils résistent ?

BRULOT.

Ils ne résistent pas précisément, mais...

MARCELLE.

Ils n'ont pas d'entrain, pas d'élan ?

BRULOT.

Des feignants ! je vous ai dit.

MARCELLE.

Nous trouverons bien moyen de secouer cette torpeur. Nous sommes ici pour cela, et vous nous seconderez... Comment vous appelez-vous ?

BRULOT.

Brulot !

MARCELLE.

C'est un beau nom.

BRULOT, avec orgueil.

C'est le nom de ma mère !

MARCELLE.

Dès demain nous commencerons notre œuvre de propagande... et nous aurons bien du malheur si nous

ne finissons pas par leur fourrer dans la tête que la souveraineté nationale n'est pas un vain mot.

BRULOT.

Bon!

MARCELLE.

Que cela ne leur servirait à rien d'essayer d'entraver le jeu libre de nos institutions.

BRULOT.

Bien!

MARCELLE.

Que la France est une roche républicaine.

BRULOT.

Oui!

MARCELLE.

Et que ce qu'ils ont de mieux à faire est d'ouvrir toutes grandes leurs portes et leurs fenêtres afin de laisser circuler le souffle de la démocratie.

BRULOT, soufflant.

Pff... pff...

MARCELLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BRULOT.

Ça?...

MARCELLE.

Oui!...

BRULOT.

C'est le souffle de la démocratie!

MARCELLE.

Ah bien! voilà ce que nous essaierons de leur faire

comprendre et nous ne nous arrêterons pas avant qu'ils aient compris, parce que rien n'est fait tant qu'il reste à faire... Je peux compter sur vous, n'est-ce pas?...

BRÉLOT.

Absolument... et je m'en vas soigner votre souper, vous pouvez être tranquilles... et puisque vous êtes de si bons républicains, je ferai quelque chose pour vous: je vous ferai boire du vin que je garde pour les réactionnaires!... L'hôtel de la gare est là, en face, vous savez, vous n'avez qu'à traverser la voie. Oui!... La France veut être obéie!!

Il sort.

MARCELLE.

C'est du joli de rester là à rire pendant que votre pauvre petite femme... ce que j'en fais, tu sais bien, c'est... (D'un air très sérieux.) D'abord parce que ce sont mes idées... et les idées de papa!... Et puis c'est aussi pour que tu aies de l'avancement... je l'aime tant!

BRINDILLE.

Et moi donc, et moi?

MARCELLE.

Mon bébé. Tu es mon bébé, toi, mon joli bébé d'amour, et moi, qu'est-ce que je suis?

BRINDILLE.

Toi?

MARCELLE.

Oui.

BRINDILLE.

Tu es ma petite République chérie, toi... Allons souper, veux-tu?

MARCELLE.

Allons souper!

Ils sortent par le fond. — Dès qu'ils ont laissé retomber la porte, entre Gaston par la gauche.

SCÈNE VI

GASTON; il a un cache-nez et des lunettes bleues.

C'est moi, je viens au-devant de Babette!... J'ai dit à mon oncle que j'avais mal à la tête; et à neuf heures, j'ai fait semblant d'aller me coucher. J'ai attendu, et quand j'ai été bien sûr que tout le monde dormait, je suis sorti par la petite porte du potager et me voilà... (Montrant ses lunettes et son cache-nez.) J'ai mis tout ça parce que je sais que le chef de gare est un ami de mon oncle... je ne veux pas, le jour où il me verra sans lunettes et sans cache-nez, qu'il puisse raconter que ce soir je suis venu... (Il regarde sa montre.) Onze heures vingt-cinq... Dans trois minutes, si le train n'est pas en retard, Babette sera ici... avec son mari! Elle me l'a fait savoir par dépêche, mon oncle ne se doute pas que nous correspondons... nous avons un truc... J'ai, moi, un exemplaire de *Nunu Roumestun*... Babette aussi en a un... c'est là-dedans que nous prenons les mots dont nous avons besoin... chaque mot est remplacé par trois chiffres... Le premier indique la page, le second la ligne et le troisième le mot... quand la dépêche arrive je l'ouvre bravement devant mon oncle. Je lui ai fait croire qu'il s'agissait d'une partie de bezigue commencée avec un de mes amis, et que 4, 3, 7, par exemple, voulait dire soixante de dames. Il m'a demandé pourquoi nous ne mettions pas tout

uniment soixante de dames. Je lui ai répondu que c'était pour ne pas avoir l'air bête aux yeux des employés du télégraphe. (On entend arriver le train.) Voilà le train. Elle est là, je vais pouvoir l'embrasser!

Au moment où il va sortir par le fond, entre Lapercherie par la droite.

SCÈNE VII

LAPERCHERIE, GASTON.

LAPERCHERIE

Où allez-vous, Monsieur? Vous avez un billet?

GASTON.

Non, mais j'attends une personne.

LAPERCHERIE.

Attendez-la ici, cette personne... Vous n'avez pas le droit d'aller sur le quai!

GASTON.

Cependant!

LAPERCHERIE.

Vous n'en avez pas le droit et vous n'irez pas!... (Allant aux salles d'attente.) Les voyageurs pour San Gineas, Petit Vallon, les Morandiers... Première, deuxième, et troisième classes, en voiture! (Parlant au gendarme qui vient d'entrer se dirigeant vers le fond.) Qu'est-ce que c'est que ce bonhomme-là, avec ses lunettes bleues?... quel que pick-pocket.

Il sort avec le gendarme, par l'une des portes du fond.

GASTON.

Tu verras bien si je n'irai pas!

Au moment où il va sortir, l'autre porte s'ouvre et Gévaudan entre très pressé, très affairé.

GÉVAUDAN.

Mon cocher, où est mon cocher?

SCÈNE VIII

GÉVAUDAN, GASTON, puis JOSÉPHINE.

GÉVAUDAN.

Vous ne pourriez pas me dire où est mon cocher, jeune homme?

GASTON.

Bonsoir, baron!

GÉVAUDAN.

Pardon!... à qui ai-je l'honneur... (Gaston relève ses lunettes.) C'est vous! vous arrivez bien... vous nous avez fait envoyer une voiture, j'aime à croire?

GASTON.

Sans doute.

GÉVAUDAN.

A la bonne heure... (A Joséphine qui vient d'entrer.) Il y a une voiture... vous aviez peur qu'il n'y eût pas de voiture, il y en a une... (A Gaston.) C'est Joséphine... la nouvelle femme de chambre, vous savez bien... la jeune personne que j'ai tenu à emmener... Elle est gentille, pas vrai?...

GASTON.

Elle est charmante, mais Babette!

GÉVAUDAN.

Babette?

GASTON.

Oui.

GÉVAUDAN.

La baronne, vous voulez dire... Je vous ferai observer que si vous désirez que notre petite comédie réussisse il faut dire : la baronne.

GASTON.

Eh bien soit! la baronne... où est-elle?...

GÉVAUDAN.

Là-bas, au bout du train... tout au bout, tout au bout!... Elle cause avec ces messieurs.

GASTON.

Ces messieurs... quels messieurs?...

GÉVAUDAN.

Les voyageurs qui étaient dans le même compartiment que nous, ils ont été très aimables...

GASTON.

Comment, vous laissez votre femme avec les voyageurs!... Ah! bien, si c'est comme ça que ça commence!...

Il sort.

SCÈNE IX

GEVAUDAN, JOSÉPHINE.

GÉVAUDAN.

Est-elle gentille!... (Il quitte son bras.) Maintenant il faut vous occuper des bagages... Vous avez les billets?...

JOSÉPHINE, maussade.

Oui.

GÉVAUDAN.

Eh bien, il faut vous occuper... puisque vous êtes emme de chambre.

JOSÉPHINE.

Une subalterne!... ce n'est pas cela que vous m'aviez promis!... vous m'avez trompée!

GÉVAUDAN.

Oh!

JOSÉPHINE.

Si fait, vous m'avez trompée... il y a deux mois que je suis arrivée à Paris .. je venais de mon village, j'étais naïve...

GÉVAUDAN.

Mais vous l'êtes encore!

JOSÉPHINE.

Moins... Donc j'arrive à Paris, je lis sur un écriteau : *Bureau de placement au sixième étage...* je monte, je vous trouve, je vous demande une bonne place, vous me répondez des bêtises... (Mouvement de Gévaudan.) oui, des

bêtises... (Avec émotion.) et vous finissez en me conseillant d'avoir confiance... (Baissant les yeux.) J'ai eu confiance.

GÉVAUDAN.

Et vous ne vous en repentirez pas... je vous assure.

JOSÉPHINE.

Vous m'avez déjà dit ça... vous m'avez fait des promesses... vous m'avez demandé quel était mon rêve!

GÉVAUDAN.

Là-dessus vous m'avez avoué que là-bas, au village... on parlait avec respect d'une parente qui avait fait fortune en vendant de la pommade dans les environs de l'Opéra.

JOSÉPHINE.

Vous m'avez conseillé de faire autre chose.

GÉVAUDAN.

Oui, j'ai cru devoir...

JOSÉPHINE.

Et vous m'avez promis qu'un jour ou l'autre vous me donneriez de quoi acheter un fonds de commerce... honorable.

GÉVAUDAN.

Je vous le promets toujours... D'ici à six mois je serai riche... et vous verrez alors... vous verrez... (Entre un employé.) Où faut-il aller, mon ami, pour les bagages?

L'EMPLOYÉ.

Venez avec moi.

GÉVAUDAN.

Allez, Joséphine.

JOSÉPHINE, à part.

Est-il ficelle!... mais l'est-il assez!... (Haut.) Mais c'est bien vrai au moins, que d'ici à six mois...

GÉVAUDAN.

Puisque je vous le dis!

JOSÉPHINE.

Attendons alors... (En sortant avec l'employé.) Mais, c'est égal, la pommade, ça me paraissait plus simple!

SCÈNE X

GÉVAUDAN, puis GASTON.

GÉVAUDAN.

Elle se méfie... elle a tort... Je suis vraiment en train de faire fortune...-J'ai placé trois dictionnaires de Larousse pendant le trajet, trois dictionnaires et deux cents bouteilles de vin de Champagne... et grâce à quoi tout ça? grâce à mon mariage... Ça recommence-vous savez, ça recommence absolument comme du temps de ma première femme!... ça va même beaucoup mieux, parce qu'avec ma première femme j'étais jaloux, tandis qu'avec celle-ci... je laisse aller... je ne pousse pas... mais je laisse aller... Qu'est-ce que ça peut me faire?... je joue sur le velours!... Aussi il faut voir quelle considération on a pour moi... l'on m'écoute à présent quand je parle, on m'écoute et l'on trouve que je parle bien... Ainsi tout à l'heure, nous étions huit dans notre compartiment... Joséphine, la baronne, moi et cinq messieurs... cinq messieurs très bien. Il y avait un Rastaquère surtout, el señor Esteban Garahu-

mada, un des principaux personnages de la Bolivie... La conversation s'est engagée... j'ai développé quelques-unes de mes idées... ma compagnie d'assurance entre autres... et ma loterie, ma grande loterie dans laquelle on promet de rembourser tous les billets qui n'auront pas gagné... c'est ça qui en fera prendre!... et un seul gagnant, un seul!... qui naturellement gagnera une somme énorme... c'est lui qui remboursera... Eh bien! ils m'ont tous demandé des billets, et ils ont promis de venir me voir... Garahumada spécialement était dans un enthousiasme! il m'a serré les mains avec effusion et il m'a promis que je ne tarderais pas à avoir de ses nouvelles.

GASTON, entrant effaré.

Ah!

GÉVAUDAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

GASTON.

Mon oncle!... Il donne le bras à Babette. Il était dans le train, mon oncle!

Il sort. — Entre par le fond Petitpreux donnant le bras à Babette.

SCÈNE XI

GÉVAUDAN, BABETTE, PETITPREUX,
puis LAPERCHERIE.

PETITPREUX.

Appuyez-vous sur moi, je vous en prie, n'ayez pas peur de vous appuyer... Vous permettez, baron?

GÉVAUDAN.

Parfaitement... parfaitement... (A part.) Je laisse aller!

Le train s'en va.

BABETTE, quittant le bras de Petitpreux.

Je vous remercie, Monsieur.

PETITPREUX.

Oh! pourquoi...

GÉVAUDAN.

Monsieur de Petitpreux, n'est-ce pas?

PETITPREUX.

En effet... Qu'est-ce qui vous a dit?

GÉVAUDAN.

Quelqu'un qui se trouvait là... par hasard...

BABETTE, émue.

M. de Petitpreux?

PETITPREUX.

Oui.

BABETTE.

J'ai eu occasion de voir à Paris, un jeune homme qui portait le même nom.

GÉVAUDAN.

Nous l'avons rencontré dans le monde, dans le plus grand monde, n'est-ce pas, ma chère?...

BABETTE.

Oui, mon ami.

PETITPREUX.

C'est mon neveu!

GÉVAUDAN.

Un charmant garçon... pas fier, et chez qui l'on était toujours sûr de trouver un louis ou deux.

PETITPREUX.

Comment, un louis ou deux?

BABETTE, vivement.

Pour mes pauvres!

GÉVAUDAN.

Oui, pour nos pauvres!

PETITPREUX.

A la bonne heure!

Entre Lapercherie.

LAPERCHERIE.

Je vous demande pardon, Madame!... (Bas, à Petit-preux.) On voit tout de suite que ce n'est pas une cocotte, celle-là!... Elle est très bien, tout de même! (Haut.) Je vous demande pardon... Vous m'avez dit que vous aviez oublié dans votre compartiment un petit parapluie.

BABETTE.

Oui, Monsieur... un petit parapluie anglais, auquel je tenais beaucoup...

LAPERCHERIE.

Il n'est pas perdu, Madame... seulement comme je ne sais pas au juste dans quel wagon...

PETITPREUX.

Je le retrouverai, moi, le wagon... (En poussant Lapercherie.) A quoi te sert d'être chef de gare si tu ne sais même pas...

LAPERCHERIE.

Ah! mais je te défends de me parler comme ça quand il y a des femmes, toi, tu entends?...

Ils sortent à droite.

GÉVAUDAN.

Ils sont charmants!...

SCÈNE XII

GÉVAUDAN, BABETTE.

BABETTE.

Et Gaston?

GÉVAUDAN.

Il était là... il a voulu aller au-devant de vous, mais dès qu'il a aperçu son oncle, prrr!...

BABETTE.

Pauvre garçon!

GÉVAUDAN.

Je m'en vais chercher notre cocher, pas vrai?

BABETTE.

Oui, mon ami, allez!...

GÉVAUDAN.

J'y vais... mais avant je voudrais vous dire .. à propos de Joséphine... Oh! je n'ai rien à vous reprocher... vous avez été très bien pour elle... très bien, très bien! Vous lui avez demandé quel coin elle préférerait... je vous en remercie, je tiens à vous en remercier... seulement...

BABETTE.

Seulement?

GÉVAUDAN.

Il vous est arrivé plusieurs fois pendant le voyage, de me parler avec douceur, presque avec tendresse.

BABETTE.

C'était pour jouer mon rôle, pour bien faire croire à tout le monde que j'étais votre femme et que vous étiez mon mari.

GÉVAUDAN.

Oh! quant à ça, vous savez, il y a des femmes qui lorsqu'elles parlent à leur mari... Ce que je vous en dis, c'est à cause de Joséphine.

BABETTE.

Ah! ah!

GÉVAUDAN.

Elle est jalouse, la pauvre enfant... elle a tort... vous le savez mieux que personne... mais enfin... Je la regardais pendant que vous me parliez... et je voyais bien qu'elle rageait dans son coin.

BABETTE.

J'entends, vous me demandez d'être plus réservée.

GÉVAUDAN.

Oui... d'être froide même.

BABETTE.

Je tâcherai!

GÉVAUDAN.

Il est bien entendu que c'est seulement quand Joséphine sera là... quand elle n'y sera pas, vous me parlerez comme il vous plaira... vous pourrez aller aussi loin que vous voudrez quand Joséphine ne sera pas là.

BABETTE.

Vraiment, vous me permettez?...

GÉVAUDAN.

Ça me fera plaisir même, ça me fera plaisir!

BABETTE.

Eh bien! c'est bon... c'est convenu.

GÉVAUDAN.

Merci... Je m'en vais chercher notre cocher.

BABETTE, pendant que Gévaudan sort.

Allez, mon ami, allez, je vous attends...

Entre un employé du chemin de fer, poussant devant lui une petite voiture avec des bagages, c'est Gaston. Dès que Gévaudan est sorti, il se précipite vers Babette avec sa petite voiture et ses bagages.

SCÈNE XIII

BABETTE, GASTON.

BABETTE, ne le reconnaissant pas.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GASTON.

C'est moi!

BABETTE.

Ah!...

GASTON, voulant l'embrasser.

Babette!... T'en prie!...

BABETTE, tendant la joue.

Prends garde!

GASTON.

Babette!

BABETTE.

Mon chéri!

GASTON.

Encore!

BABETTE.

Oh! non, par exemple, on n'aurait qu'à venir... Et qu'est-ce que l'on penserait de moi... Un commissionnaire!

GASTON.

Qu'est-ce que tu as fait pendant ces huit jours? Dis vite.

BABETTE.

J'ai pensé à Gaga.

GASTON.

C'est moi Gaga... Ça veut dire Gaston.

BABETTE.

J'ai pensé à Gaga, j'ai adoré Gaga, j'ai soupiré en attendant le moment où je serais enfin réunie à Gaga... Voilà ce que j'ai fait, moi, et toi?

GASTON.

J'ai pensé à Baba, j'ai adoré Baba, j'ai soupiré en attendant le moment d'être réuni à Baba...

BABETTE.

Et ta cousine?

GASTON.

Eh bien, mais, je la vois tous les jours, ma cousine... je la vois, je lui parle.

BABETTE.

Tu ne l'aimes pas, au moins?

GASTON.

Oh! quant à ça... il n'y a plus d'amour, ni pour elle, ni pour les autres... il n'y en a plus... Babette a tout pris... on peut fouiller dans les tiroirs.

BABETTE.

C'est gentil ça... c'est dommage que ce soit dit par un homme habillé en commissionnaire, mais c'est gentil...

GASTON.

Ce qui m'embête... c'est que tu aies rencontré mon oncle, ça va déranger tous mes plans cette rencontre-là.

BABETTE.

Ce n'est pas ma faute, tu sais... Ton oncle est monté dans le train à la dernière station... Il était venu, paraît-il, pour acheter des cigares, mais il n'a pas pu en trouver parce que la marchande n'était pas là...

GASTON.

Mon pauvre oncle...

BABETTE.

Il s'est assis en face de moi et il a tout de suite paru me trouver charmante, ce dont j'ai été ravie.

GASTON.

Pourquoi ravie?

BABETTE.

Dame, quand on a l'intention d'épouser le neveu... il n'est pas mauvais de plaire...

GASTON.

Ah! encore?

BABETTE.

Toujours, mon ami, toujours... Nous avons eu cha-

cun notre idée en venant ici... La tienne était de m'avoir à toi pendant six mois, la mienne est de t'avoir à moi pendant toujours... Tu ne m'aimes pas autant que je t'aime, comme tu vois..

GASTON.

Oh! si...

BABETTE.

Oh! non!...

GASTON.

Babette?

BABETTE.

Eh bien?

GASTON.

Babette?

BABETTE.

Eh bien, je te dis...

GASTON.

Toi et ton mari vous allez vous en aller chez vous, tout à l'heure.

BABETTE.

Sans doute.

GASTON.

Qu'est-ce que tu dirais, si tu me voyais y arriver en même temps que vous, chez vous?

BABETTE.

Je te dirais de t'en retourner chez toi, mon chéri.

GASTON.

Oh! non, tu ne dirais pas ça!...

BABETTE.

Oh ! si... je suis mariée maintenant.

GASTON.

Moi qui avais trouvé un si bon moyen !

BABETTE.

Quel moyen avais-tu trouvé ?

GASTON.

Je m'arrangeais tout bonnement avec votre cocher.

BABETTE.

Prends garde !

Entre Lapercherie, Gaston file vers la gauche avec sa petite voiture.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LAPERCHERIE, puis PETITPREUX.

LAPERCHERIE, donnant le petit parapluie.

Voici, belle dame ! (Regardant Gaston.) Mais qu'est-ce que c'est que cet employé-là, je ne le connais pas.

GASTON, d'une voix inintelligible.

Robert... je remplace Robert !

LAPERCHERIE, le suivant.

Qu'est-ce que vous dites ?

GASTON, de plus en plus inintelligible.

Je remplace Robert !

Au moment où Lapercherie va attraper Gaston, Babette le retient.

BABETTE, à Lapercherie.

Monsieur... Monsieur!...

LAPERCHERIE, revenant.

Belle dame!

Gaston s'en va.

BABETTE.

Pardon... c'était pour vous demander... (Elle quitte son bras.) M. de Petitpreux, où est-il donc, M. de Petitpreux ?

LAPERCHERIE.

J'ai fait faire une manœuvre... il en a pour dix bonnes minutes avant de pouvoir tourner... je tenais à être seul avec vous pendant un instant.

BABETTE.

Pourquoi?

LAPERCHERIE.

Eh bien, mais... pour vous dire... Est-ce que vous comptez demeurer quelque temps dans ce pays?

BABETTE.

Mais oui, je pense... mon mari a l'intention d'y passer au moins six mois ..

LAPERCHERIE, s'oubliant.

Tant mieux alors! nous... (Reprenant un air digne.) Je veux dire, Madame, que, pour tout le temps que vous resterez ici je me mets absolument à votre disposition... Quand vous voudrez prendre un train, je suppose .. Eh bien, vous n'aurez pas besoin de vous presser. Prévenez-moi seulement, je ferai attendre.

BABETTE.

Je vous suis fort obligée.

Entre Petitpreux.

PETITPREUX.

Lapercherie!... on te demande, mon ami... vite, vite!...

LAPERCHERIE.

Qu'est-ce qu'il y a?

PETITPREUX, bas.

Il y a un bœuf qui est descendu de son train sans permission... et qui se promène sur la voie...

LAPERCHERIE.

Il n'a pas le droit! je vais lui faire dresser procès-verbal, il n'a pas le droit!...

Il sort.

PETITPREUX, à part, riant.

Ce n'est pas vrai... Il n'y a pas un mot de vrai, mais comme je n'étais pas fâché de me trouver seul...

SCÈNE XV

PETITPREUX, BABETTE.

BABETTE, à part.

Le voilà, celui que je dois séduire...

PETITPREUX, à part.

Elle est mieux que la marchande de tabac... Elle est beaucoup mieux!

BABETTE.

Comment m'y prendre?

PETITPREUX, à part.

Comment entamer?... (Haut.) Vous ne fum... vous attendez quelqu'un, Madame?...

BABETTE.

Oui, j'attends mon mari, il est allé à la recherche de notre cocher, il ne le trouve pas vite, il paraît.

PETITPREUX.

Tant mieux, ma foi... Et puisse-t-il ne pas le trouver de quelque temps...

BABETTE.

Pourquoi ça?...

PETITPREUX.

Mais, dame parce que... non, je ne peux pas dire... il n'y a pas assez longtemps que nous nous connaissons.

BABETTE, en riant.

Dites-le donc tout de même.

PETITPREUX.

Non, je ne peux pas... l'usage n'est pas dans la première demi-heure...

BABETTE.

N'est-ce que cela? Supposez qu'il y a six mois que nous nous connaissons, supposez qu'il y a un an.

PETITPREUX.

Ah! s'il y avait un an!...

BABETTE.

Qu'est-ce que vous me diriez, voyons, s'il y avait un an?...

PETITPREUX, avec éclat.

Je vous dirais... (Se calmant, sur un regard de Babette.) Je

vous dirais que, puisque le hasard nous a fait nous rencontrer, il faut d'abord que nous convenions d'une chose... c'est que jamais nous ne nous quitterons maintenant.

BABETTE.

Ah! ça, je veux bien!

PETITPREUX.

Vrai?

BABETTE.

Oh! oui, vrai... bien vrai... tout ce qu'il y a de plus vrai!...

PETITPREUX.

Mais on dirait que vous êtes sincère, vraiment, et que ce que je vous dis vous fait plaisir.

BABETTE.

Le plus grand plaisir de ma vie! Vous voyez, moi, je parle comme si nous nous connaissions depuis des éternités... c'est peut-être à cause de ce que votre neveu m'a dit de vous, mais dès que je vous ai aperçu, j'ai senti là quelque chose.

PETITPREUX.

Est-il possible?

BABETTE.

Oui, et je me suis dit que je ferais tout au monde pour vous séduire, pour m'emparer de vous, pour arriver à ce qu'il vous fût impossible, oh! mais tout a fait impossible de vous passer de votre petite Ba... baronne... de votre petite baronne.

PETITPREUX.

Moi aussi, en vous apercevant je me suis senti là, quelque chose.

BABETTE.

Vraiment?

PETITPREUX.

Oui... je me suis senti la plus vive sympathie pour Monsieur votre mari.

BABETTE.

Ah !

PETITPREUX.

Il me plaît beaucoup votre mari, vous savez, il me plaît beaucoup !

BABETTE.

Mais cela ne m'étonne pas.

PETITPREUX.

J'ai une envie folle de me lier avec lui, de devenir son ami intime.

BABETTE.

Vous ferez très bien !

PETITPREUX.

C'est votre avis ?

BABETTE.

Absolument.

PETITPREUX.

C'est chose dite alors, je le piloterai dans le pays, je le prônerai, je le présenterai...

Entre Gévaudan.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GÉVAUDAN.

GÉVAUDAN.

Oh! pardon!... je vous demande pardon!...

PETITPREUX.

Comment?

GÉVAUDAN.

Mais non, au fait, puisque je suis le mari, je n'ai pas à demander... (A Babette.) N'est-il pas vrai, ma chère? puisque je suis votre mari, je n'ai pas...

BABETTE.

Certainement, non, mon ami.

GÉVAUDAN.

Ne faites pas attention! nous autres inventeurs, nous sommes sujets... J'ai fini par trouver notre cocher... il y en avait bien un à la porte de la gare, mais ce n'était pas le nôtre, c'était celui du nouveau sous-préfet... j'ai causé avec lui...

PETITPREUX.

Avec le cocher?

GÉVAUDAN.

Oui... je lui ai dit de dire à son maître de venir nous voir... Quant à notre cocher à nous, il est au café en train de boire, il viendra dans cinq minutes.

BABETTE.

Alors vous avez le temps de remercier M. de Petitpreux.

GÉVAUDAN.

Ah ! j'ai à remercier...

BABETTE.

Oui.

GÉVAUDAN.

Déjà ?

BABETTE.

Monsieur était en train de me dire qu'il voulait devenir votre ami, votre ami intime.

PETITPREUX.

Vous voulez bien ?

GÉVAUDAN.

Certainement, les amis de nos femmes sont nos... non, ce n'est pas cela que je veux dire... nos amis sont les amis de nos femmes... non... ce n'est pas cela non plus.

PETITPREUX, à part.

Quel drôle de mari !...

BABETTE, bas.

Prenez garde, si vous parlez comme ça, il va se douter...

GÉVAUDAN, bas.

N'ayez pas peur, je vais tout arranger. (Prenant le bras de Babette sur le sien.) Ça vous étonne, pas vrai, ça vous étonne que je sois, moi, le mari d'une petite personne aussi...

PETITPREUX, se défendant.

Par exemple !...

GÉVAUDAN.

Si fait ! ça vous étonne... je vais vous l'expliquer,

mon ami, je vais vous raconter comment s'est fait notre mariage... Sa famille... (Bas à Babette.) Vous n'avez rien raconté de votre côté au moins?

BABETTE.

Non, non.

GÉVAUDAN, bas.

Alors je peux aller... (Haut.) Sa famille est honorable... son père un de mes vieux amis du club...

PETITPREUX.

Quel club?

GÉVAUDAN.

Sur le boulevard, à gauche... son père, dis-je, un de mes vieux amis...

Entre Gaston déguisé en cocher.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, GASTON, puis LAPERCHERIE
et JOSÉPHINE.

GASTON.

Quand vous voudrez, notre maître!

GÉVAUDAN.

Je vous dirai le reste une autre fois.

GASTON.

Nous partirons quand vous voudrez... (A part.) C'est moi, je me suis arrangé avec le cocher.

Il sort.

GÉVAUDAN.

Nous parlons... nous parlerons du moins dès que Joséphine... Où peut-elle être Joséphine?

BABETTE.

La voilà!...

Entre Joséphine causant avec Lapercherie.

GÉVAUDAN.

D'où venez-vous?... qu'est-ce que vous faites là, Joséphine?...

JOSÉPHINE, se séparant de Lapercherie.

Moi, mais... je parlais à Monsieur, pour les bagages.

LAPERCHERIE.

Oui, et je répondais, moi, à mademoiselle, que pour les bagages rien n'était plus simple... je les ferai porter demain matin... au château de la Biquette, n'est-ce pas?

GÉVAUDAN, prenant le bras de Joséphine.

Oui, Monsieur, château de la Biquette... votre serviteur, Monsieur...

Il fait un pas pour sortir.

PETITPREUX.

Eh bien, baron! eh bien!...

GÉVAUDAN, se retournant.

Quoi donc?

PETITPREUX.

Votre femme que vous oubliez!

GÉVAUDAN.

C'est ma foi vrai!... je me disais aussi... ne faites pas attention... nous autres inventeurs, nous sommes sujets... pardon, Joséphine... mille pardons, baronne.

(Il quitte le bras de Joséphine qui va causer avec Lapercherie. Il prend le bras de la baronne. — A Petitpreux.) A bientôt, pas vrai... nous nous reverrons.

PETITPREUX.

Si nous nous reverrons... je crois bien que nous nous reverrons !

GÉVAUDAN, à Joséphine qui cause avec Lapercherie.

Joséphine!... passez devant!...

JOSÉPHINE.

Mais...

GÉVAUDAN.

Passez devant !

JOSÉPHINE.

Vous m'en voulez ?

GÉVAUDAN.

Non, je ne vous en veux pas... vous êtes femme, vous avez cédé au prestige de l'uniforme... passez devant. (Joséphine sort.) Je vous salue, Messieurs !

LAPERCHERIE et PETITPREUX.

Bonsoir, baron, bonsoir !

Gévaudan, Babette et Joséphine sortent.

SCÈNE XVIII

LAPERCHERIE, PETITPREUX.

LAPERCHERIE, riant.

Qu'est-ce que c'est que ce baron ?

PETITPREUX.

Je n'en sais rien... mais la baronne est jolie.

LAPERCHERIE.

Et la femme de chambre a de l'avenir... Bonsoir, Petitpreux!

PETITPREUX.

Bonsoir, Lapercherie, bonsoir!

Il sort, Lapercherie rentre dans son cabinet.

ACTE TROISIÈME

Une soirée au château de la Biquette.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, le cocher, en domestique, allumant des bougies.

JOSÉPHINE, au fond, elle regarde dans le jardin.

JOSÉPHINE.

Il est là-bas, tenez, là-bas, au milieu d'un tas de belles dames et de beaux messieurs, et moi !... Ah ! bien, non, j'en ai assez de rester toute seule dans ma chambre... Hé, cocher !...

PIERRE, qui finit d'allumer les bougies du piano.

C'est à moi que vous parlez ?

JOSÉPHINE.

Oui, c'est à vous.

PIERRE.

Je ne suis pas cocher, je suis allumeur !

JOSÉPHINE.

L'allumeur, alors... Faites-moi l'amitié d'aller de ma part prier M. le baron de venir tout de suite...

PIERRE.

De votre part?

JOSÉPHINE.

Oui, de ma part!... Eh bien, vous n'allez pas?...

PIERRE.

Si fait, j'y vais, mais...

JOSÉPHINE.

Mais quoi?

PIERRE, en riant.

Si c'est Dieu possible! Un mari qui a une si jolie femme.

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que vous dites?

PIERRE.

Suffit, je m'entends! j'ai eu le temps d'en voir de drôles depuis quinze jours que M. le baron est installé ici!

Il sort.

JOSÉPHINE.

Y va-t-il? Oui, il y va... Et si Édouard refuse de venir tant pis pour lui!... je me répands dans le parc, moi aussi, et je me mêle à sa société!

SCÈNE II

GÉVAUDAN, JOSÉPHINE.

GÉVAUDAN, entrant.

Vous êtes folle, décidément.

JOSÉPHINE.

Le voilà!

GÉVAUDAN.

Me déranger ainsi... au moment même où je suis en train de montrer à mes invités une statue que je viens de faire venir de Paris... (En riant.) J'ai fini par trouver le placement de ma statue... je vais en faire cadeau à la ville de Montmignac.

JOSÉPHINE.

Il ne s'agit pas de statue, il s'agit de moi!

GÉVAUDAN, gelaat.

Eh bien, mais...

JOSÉPHINE.

Ne plaisantez pas, je ne suis pas en humeur de plaisanter! Vous avez donné un grand dîner ce soir?

GÉVAUDAN.

Oui, pour célébrer mon installation, dans ce pays, un dîner avec bal, feu d'artifice, tout le tra la la...

JOSÉPHINE.

Vous ne m'y avez pas invitée à ce dîner?

GÉVAUDAN.

On vous a monté de tout... et je suis allé moi-même vous porter du café... moi-même...

JOSÉPHINE.

J'aurais mieux aimé être invitée.

GÉVAUDAN.

Je ne pouvais pas vraiment... Songez donc que j'ai chez moi ce soir la plus haute société du département, mon ami Petitpreux, son neveu Gaston et sa nièce Andrée... Gaston ne voulait pas laisser venir sa cousine Andrée, mais mon ami Petitpreux a absolument tenu à l'amener... vous voyez, je vous dis tout... qui encore? Le sous-préfet et la sous-préfète, et M. Potet avec sa dame... et M. le chef de gare et M. Nitouche, le secrétaire, vous voyez, je vous dis tout!...

JOSÉPHINE.

Oui, vous parlez, vous parlez! et je sais bien pourquoi, c'est parce que vous savez qu'en parlant comme ça vous m'ahurissez... (Tendrement.) Et qu'une fois ahurie, je suis sans défense...

GÉVAUDAN.

Est-elle gentille!... (Il lui prend le menton.) Mais, non, bête, ce n'est pas pour vous ahurir que je vous parle... c'est pour vous faire comprendre que je suis... que nous sommes sur le point d'arriver à tout... à la condition pourtant qu'au lieu de venir me déranger comme ça à tout bout de champ, vous vous tiendrez bien gentiment dans votre chambre.

JOSÉPHINE, plaintive.

Ça m'ennuie qu'on se rigole sans moi! il va y avoir une soirée, je voudrais en être!

GÉVAUDAN.

Ça étonnerait!... On se demanderait ce que vous venez faire.

JOSÉPHINE, suppliante.

Je trouverai des prétextes... je vous assure, j'en trouverai... Et je regarderai les belles dames, pendant une minute, je vous regarderai... vous, et je m'en irai...

GÉVAUDAN.

Une minute, pas plus...

JOSÉPHINE.

Non, pas plus...

GÉVAUDAN.

Et en attendant vous allez bien gentiment retourner dans votre chambre...

JOSÉPHINE.

Il faut?...

GÉVAUDAN.

Oui.

JOSÉPHINE.

C'est bon, j'y retourne...

GÉVAUDAN.

A la bonne heure!...

JOSÉPHINE.

Portez-m'y...

GÉVAUDAN.

Hé?...

JOSÉPHINE.

Portez-y moi... portez-moi-z'y dans ma chambre, soyez aimable.

GÉVAUDAN.

Ah ! bien, il ne manquerait plus que ça !... voyez-vous si on nous rencontrait...

JOSÉPHINE.

Vous rougissez de moi, alors...

GÉVAUDAN.

Mais non, je ne rougis pas... mais voyons, là, je passe ici pour être le mari de ma femme, alors, si on me rencontrait portant dans mes bras...

JOSÉPHINE.

L'est-il assez ficelle !

GÉVAUDAN.

Mais non, mais non... (A part.) Elle rentre dans sa chambre... elle est gentille !

He sortent. — Des qu'ils sont sortis, entrent par la gauche, Andrée tenant un livre, immédiatement après entre Nitouche.

SCÈNE III

ANDRÉE, NITOUCHE.

NITOUCHE.

Mademoiselle Andrée.

ANDRÉE, sans quitter son livre.

Monsieur Nitouche !

NITOUCHE.

Nous sommes seuls ?...

ANDRÉE.

Oui.

Elle tombe dans les bras de Nitouche. Ils s'embrassent éper-
dument.

NITOUCHE.

Toujours, n'est-ce pas, toujours ?

ANDRÉE.

Oui, toujours !

NITOUCHE.

Et quand même !

ANDRÉE.

Et quand même !

NITOUCHE.

On pourra nous séparer, on pourra vous forcer à en
épouser un autre...

ANDRÉE.

Hélas !...

NITOUCHE.

Mais on ne pourra pas nous empêcher de nous ai-
mer...

ANDRÉE.

On ne pourra pas ! (Nitouche lève la main comme pour
faire un serment. Andrée aussitôt imite le mouvement en disant :)
Moi aussi !...

NITOUCHE.

On vient, il me semble !

ANDRÉE.

Mais non, ils sont tous là-bas, dans le jardin... en
train de regarder la statue...

NITOUCHE.

Si fait, on vient, soyez prudente...

ANDRÉE.

Oui !

Ils se séparent brusquement, Andrée sort par la droite, Nitouche sort par la gauche. Entrent par le fond, Gaston et Babette.

SCÈNE IV

GASTON, BABETTE, puis MARCELLE,
LAPERCHERIE, BRINDILLE, PETITPREUX,
MADAME POTET.

BABETTE.

Qu'est-ce que tu me veux?... Pourquoi me fais-tu venir ici? Puisque tout le monde est là-bas... Prends garde!

GASTON.

Je t'en prie!

BABETTE.

Non, non, je suis mariée maintenant...

GASTON.

Je ne suis pas content, tu sais.

BABETTE.

Et pourquoi ça?... Tu ne me trouves pas jolie?...

GASTON.

Oh! si, mais ce qui se passe n'est pas du tout ce que

j'avais rêvé... j'avais rêvé pour toi et pour ton mari, une existence simple et modeste...

BABETTE.

Cachée dans les fleurs.

GASTON.

Oui, vous n'auriez vu que moi... et puis pas du tout. Voilà que cet animal de Gévaudan s'avise de donner des fêtes... il prononce des discours et il pose sa candidature... Dis donc, j'ai bien envie de te faire repartir pour Paris.

BABETTE.

Par exemple !

GASTON.

Tu ne veux pas ?

BABETTE.

Certainement non, je ne veux pas ! je suis venue ici pour faire la conquête de ton oncle, de ton bon oncle, moi, et tant que je n'aurai pas fait la conquête de ton oncle...

Entrent Marcelle et Lapercherie au fond.

MARCELLE.

Est-ce que vous y tenez beaucoup, vous, au sénat ?

LAPERCHERIE.

Oh ! moi, vous savez, je n'ai pas d'idée là-dessus, je ne me suis jamais occupé que des femmes.

MARCELLE.

Gamin, va !

Elle va retrouver Babette et madame Potat qui vient d'entrer avec Petitpreux et Brinlille.

LAPERCHERIE.

Elle est charmante, mais on aura beau dire. . ça m'étonne furieusement que ça ne soit pas une cocotte!

Brindille a'est mis au piano, il joue très doucement.

PETITPREUX, à Lapercherie.

Qu'est-ce que tu en penses décidément de ce baron de Corsambleu? Tu l'as entendu pendant le dîner.

LAPERCHERIE.

Le baron... c'est un drôle d'homme, mais c'est un brave homme.

PETITPREUX.

Tu crois... (Lapercherie le quitte pour aller trouver Andrée.) C'est possible, après tout... Gaston l'a connu à Paris... (Regardant Babette qui le regarde.) Et puis si ce baron était un aventurier, il faudrait donc admettre que la baronne est une aventurière... C'est impossible ça... c'est tout à fait impossible! (A Babette.) Je vous aime de plus en plus, vous savez!...

BABETTE, en riant.

Et moi donc, je vous adore...

PETITPREUX, à Gaston.

Eh, qu'est-ce que tu fais là, toi? Qu'est-ce que tu demandes?

GASTON.

Rien, mon oncle, je me promène. •

Il remonte.

BRINDILLE.

Tenez, voilà la chose dont je vous parlais, ça s'appelle la tour de Babel. Il faut chanter avec moi. (Jouant en chantant.) Écoutez! écoutez!

L'Allemand disait : !

TOUT LE MONDE.

Ia! ia!

BRINDILLE.

L'Anglais répondait.

TOUT LE MONDE.

Yes! yes!

Entre Nitouche.

BRINDILLE, et TOUT LE MONDE.

Et l'Espagnol : Si! si!

L'Italien aussi!

Le Kroumir faisait :

Oek! Oek!

Le Chinois disait :

Zin! Zin!

Entre Gévaudan. — Il s'arrête un instant au fond et regarde les groupes avec satisfaction. — Fin de de la musique.

SCÈNE V

LES MÊMES, GÉVAUDAN, puis POTET.

GÉVAUDAN.

On s'amuse ici, tant mieux!... J'aime ça, moi, qu'on s'amuse... Êtes-vous bien? Y voyez-vous clair?... J'aurais voulu vous payer un éclairage électrique, mais je n'avais pas de machine à vapeur.

LAPERCHERIE.

Il fallait donc me dire ça! je vous aurais prêté une locomotive!

GÉVAUDAN.

Je n'y ai pas pensé. (A Babette.) Vous avez tout ce qu'il vous faut, ma chère? On a apporté les consommations?

BABETTE.

Oui, mon ami, oui.

GÉVAUDAN, *bas à Babette, avec indulgence.*

C'est le moment du thé, maintenant il faut leur donner du thé.

BABETTE.

Bien, mon ami.

GÉVAUDAN, *bas.*

Et je vous en prie, envoyez-en une tasse en haut, chez la petite, avec des gâteaux!

BABETTE.

Soyez tranquille!

GÉVAUDAN.

Où est donc Gaston?... Gaston! Gaston!

GASTON.

Eh bien, quoi?... Il me semble que vous pourriez bien ne pas m'appeler...

GÉVAUDAN.

Aidez la baronne à servir le thé, je vous en prie.

GASTON.

Oui... un conseil pendant que j'y suis... parlez moins.

GÉVAUDAN.

Pourquoi ça?...

GASTON.

Parce que, pendant tout le dîner vous avez dit un

tas de bêtises... Voilà déjà deux ou trois fois que mon oncle vous regarde avec étonnement.

Il s'éloigne.

GÉVAUDAN, voyant Petitpreux qui, en effet, ne le quitte pas des yeux.

Il ne me regarde pas avec étonnement, il me regarde avec sympathie, et c'est tout naturel, puisqu'il aime ma femme. (Haut.) Ce cher ami!

PETITPREUX.

Ce cher baron!

GÉVAUDAN.

Eh bien, vous voyez... voilà ce que c'est que d'avoir une jolie femme...

PETITPREUX.

Comment?

GÉVAUDAN.

Voyons, là, farceur... Est-ce que vous seriez chez moi... si vous n'étiez pas amoureux de la baronne!

PETITPREUX.

Oh!

GÉVAUDAN.

Et les autres n'y seraient pas non plus, puisque c'est vous qui les avez amenés.

PETITPREUX.

Vous croyez?

GÉVAUDAN.

Il n'y a pas quinze jours que je suis dans le pays et le pays est à moi. Est-ce qu'il en serait ainsi, voyons, si tout le pays n'était pas amoureux de la baronne?

PETITPREUX.

Et ça ne vous fait rien que tout le monde soit...

GÉVAUDAN.

Ça m'amuse...

PETITPREUX, à part.

Drôle d'homme ! décidément... Lapercherie a raison...

GÉVAUDAN.

Dites-moi, mon cher ami. (Lui montrant un invité qui se glisse dans le salon d'un air timide.) Qu'est-ce que c'est que celui-là?... Vous me l'avez présenté, mais je ne me rappelle pas...

PETITPREUX.

C'est M. Potet, le receveur de l'enregistrement.

GÉVAUDAN.

Il a l'air modeste.

PETITPREUX.

Il a une jolie femme!... tenez là, à droite... près du piano, c'est elle... Quant à cette gamine, c'est mademoiselle ma nièce.. Qu'est-ce que c'est que ce livre? (Il lit le titre du livre que tient Andrée.) *Numa Roumestan.*

GÉVAUDAN.

Bon ouvrage! (À part.) Ce que j'en ai placé!..

ANDRÉE.

Je peux?

PETITPREUX.

Certainement, certainement! Ça t'apprendra qu'il ne faut pas aimer les tambourinaires.

ANDRÉE.

Il n'y a pas de danger, mon oncle!... (Regardant avec exaltation Nitouche qui vient d'entrer.) Oh! non, il n'y a pas de danger!

PETITPREUX, allant à Nitouche et le présentant à Gévaudan.

Celui-ci, c'est M. Nitouche, mon secrétaire, mon collaborateur, devrais-je dire...

GÉVAUDAN, à Nitouche.

Votre main, jeune homme.

PETITPREUX.

Et vous savez, autant de fierté que d'érudition. Le jour où il est entré chez moi, j'ai eu l'imprudence de lui demander si dans les loisirs que lui laisserait la *Diplomatie à travers les âges*, il ne consentirait pas à s'occuper de ma cave. (Sur ce mot, Andrée et Nitouche font en même temps le même geste d'indignation.) Voilà sa réponse!

GÉVAUDAN, à Nitouche.

Une seconde étreinte, je vous en prie, une seconde étreinte... pour la fierté. (Il serre la main de Nitouche, puis remonte vers Babette.) Donnez-leur du thé, ma chère, il faut leur donner du thé!

BABETTE.

Mais, mon ami, tout le monde en a!

GÉVAUDAN.

Ça ne fait rien (Appelant:) Gaston!

GASTON.

Eh bien, quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

GÉVAUDAN.

Ayez la bonté d'aider la baronne à servir le thé.

GASTON.

Mais tout le monde en a, on vous dit... et puis ne m'appellez donc pas comme cela... on entend : garçon!... c'est très désagréable!

Il remonte.

JOSÉPHINE, paraissant.

Pstt!... pstt!...

MARCELLE, à Gevaudan.

Baron... ou vous appelle...

GÉVAUDAN, -à part.

Oh! elle est imprudente!

JOSÉPHINE.

V'ia une lettre pour vous, Monsieur!

GÉVAUDAN.

Une lettre?

JOSÉPHINE.

Oui, Monsieur.

GÉVAUDAN.

Qui est-ce qui peut m'écrire?... Quelque commande, sans doute! Vous permettez? (Bas.) Il n'y a rien!...

JOSÉPHINE, bas.

Non, c'est le prétexte...

GÉVAUDAN, bas.

Ah! bon! (Haut.) C'est très bien. Joséphine, vous direz qu'il n'y a pas de réponse.

JOSÉPHINE.

Vous voyez, je suis venue, je vous ai vu... (Echangeant^t des sourires avec Lapercherie.) J'ai vu aussi M. le chef de gare...

GÉVAUDAN.

Comment, M. le chef... Rentrez chez vous, Joséphine.

JOSÉPHINE.

Oui, mais je reviendrai... je trouverai un prétexte,

n'ayez pas peur... On a de la malice quand on aime!

Elle sort.

GÉVAUDAN.

Est-elle gentille!... mais elle n'a pas de tact!...

BRINDILLE, à Petitpreux.

Il est drôle, le baron.

PETITPREUX.

N'est-ce pas? C'est votre avis, à vous aussi?...

GÉVAUDAN, à part, voyant que tout le monde le regarde.

Ils sont surpris, Joséphine les a étonnés... Autre chose alors .. (Haut.) Eh bien! mon cher sous-préfet, vous avez vu ma statue... Quel jour fixons-nous pour l'inauguration?

BRINDILLE.

Comment, l'inauguration... Vous ne nous avez seulement pas dit quel est le personnage qu'elle représente...

GÉVAUDAN.

Je vais vous dire... elle représente le plus digne...

PETITPREUX.

Plait-il?

GÉVAUDAN.

Je ne suis pas compris... je m'y attendais.

LAPERCHERIE.

Oh! alors!...

GÉVAUDAN.

Mais, je ne demande pas mieux que de m'expliquer.

TOUT LE MONDE.

Parlez! parlez!

PETITPREUX, à part.

Le voilà reparti. .

GÉVAUDAN.

Tout le monde a pu remarquer que depuis quelque temps en France, le nombre des grands hommes tend singulièrement à augmenter.

MARCELLE.

Ce n'est pas étonnant, la démocratie.

BRINDILLE.

Oh!

MARCELLE.

Quoi?

BRINDILLE.

Je t'adore.

MARCELLE.

Et moi donc!

GÉVAUDAN.

S'il prenait fantaisie à la France d'élever des statues à tous ceux de ses enfants qui en sont dignes, elle ne saurait où les mettre... les places publiques ne tarderaient pas à être encombrées... Avec ma statue vous évitez l'encombrement! Ma statue à elle toute seule, peut représenter autant de grands hommes que l'on voudra... En effet, si vous vous rappelez la pose... le conde appuyé sur la main gauche, la main droite sur le front, de façon à ce qu'il soit tout à fait impossible de voir la figure... (Prenant la pose.) C'est bien ça, n'est-ce pas?...

TOUT LE MONDE.

Oui, oui, c'est ça!... c'est parfaitement ça!...

GÉVAUDAN.

Cette pose a deux avantages : primo, elle indique un penseur; secundo, elle indique n'importe quel penseur... Pierre, Paul ou Jacques... Ma statue ressemble aussi bien à l'un qu'à l'autre... Supposons donc que ce soit Pierre qui d'abord fasse quelque chose de remarquable, vous inscrivez immédiatement son nom sur le piédestal de la statue... Six mois plus tard... c'est Paul qui à son tour décroche la timbale, rien de plus simple, vous effacez le nom de Pierre et vous le remplacez par le nom de Paul.

BABETTE.

Et ainsi de suite.

GÉVAUDAN.

Parfaitement!

PETITPREUX.

Tout le monde y passera!

GÉVAUDAN.

Pourquoi pas! si tout le monde en est digne!

TOUS.

Bravo!

GÉVAUDAN.

Ce que je veux, c'est entretenir dans la cité une émulation salubre, c'est que chacun en traversant la place publique puisse se dire : Et moi aussi j'aurai mon quart d'heure de statue!

TOUS, on se lève.

Ah! bravo! c'est charmant!

MARCELLE.

C'est très bien, ça! Nous acceptons la statue, nous l'acceptons avec reconnaissance!

BRINDILLE.

Fameux ça, fameux ! Votre statue... alors c'est comme le titre du plus fort joueur de billard du monde... On le garde tant qu'un plus malin ne vient pas vous l'enlever.

GÉVAUDAN.

C'est cela même... Vous y jouez au billard ?

BRINDILLE.

Oui, et vous ?...

GÉVAUDAN.

Je crois bien que j'y joue, j'ai été professeur... (A part.) Aïe !

Stupéfaction générale.

PETITPREUX, à part.

Que dit-il ? qu'il a été professeur de billard... Non ! non, quand ce ne serait que par curiosité, il faut absolument que j'aie un petit bout de conversation.

GÉVAUDAN, regardant les personnages qui s'éloignent en riant.

J'ai eu tort de dire ça, j'ai eu tort !

PETITPREUX.

Je vous demande pardon, mon cher baron, mais j'aurais deux mots à vous dire, si vous permettez...

SCÈNE VI

GÉVAUDAN, PETITPREUX.

GÉVAUDAN, à part.

J'ai eu tort. (Haut.) Qu'est-ce qu'il y a, mon cher ami ?

PETITPREUX.

C'est à propos de cette phrase que vous venez de prononcer...

GÉVAUDAN.

Quelle phrase?

PETITPREUX.

Vous avez dit... la langue vous aura fourché, mais enfin vous avez dit que vous avez été professeur de billard...

GÉVAUDAN.

J'ai dit ça, moi?...

PETITPREUX.

Oui, tout à l'heure.

GÉVAUDAN.

Vous en êtes sûr?

PETITPREUX.

Parfaitement sûr... et je vous avouerai que cela m'a surpris... car enfin puisque vous êtes le baron de Corsambleu... vous ne pouvez pas avoir été...

GÉVAUDAN.

Ah! j'y suis... je me rappelle pourquoi j'ai dit... Il m'est arrivé en effet, pendant quinze jours, au club...

PETITPREUX.

Quel club?... toujours le même?...

GÉVAUDAN.

Oui, sur le boulevard, à droite...

PETITPREUX.

Vous m'avez dit à gauche?...

GÉVAUDAN.

Ça dépend du sens dans lequel on va... Le marqueur était malade, alors ces Messieurs m'avaient prié de leur donner quelques conseils.

PETITPREUX.

En effet, cela explique tout... Vous avez donné quelques conseils... alors vous dites en plaisantant que vous avez été professeur... rien de plus simple...

GÉVAUDAN.

Il me semble...

PETITPREUX.

Merci. Cette explication me fait du bien... mais il y a encore quelque chose qui me chiffonne.

GÉVAUDAN.

Quoi donc?

PETITPREUX.

Cette manie que vous avez de proposer à tout le monde des livres à cent sous par mois...

GÉVAUDAN.

Ah! ça, c'est autre chose...

PETITPREUX.

Qu'est-ce que c'est?

GÉVAUDAN.

Je ne voudrais pas faire mon propre éloge...

PETITPREUX.

Pourquoi pas s'il est mérité?

GÉVAUDAN.

Non, je ne voudrais pas... il est bien vrai cependant que si je suis venu dans ce pays c'est pour essayer d'y

faire un peu de bien. Le sort du laboureur avait surtout attiré mon attention.

PETITPREUX.

Je ne saisis pas bien le rapport qu'il y a entre le sort du laboureur et...

GÉVAUDAN.

Vous allez saisir... (Il va prendre le pupitre du piano.) Tenez...

PETITPREUX.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

GÉVAUDAN.

C'est une petite planche.

PETITPREUX.

Je vois bien, mais...

GÉVAUDAN.

On peut y mettre des livres... Eh bien, je voudrais qu'à toutes les charrues on adaptât cette petite planche avec une douzaine de volumes... (D'un air inspiré.) Le laboureur alors labourerait deux champs en même temps... la charrue d'une main...

PETITPREUX, entraîné.

Le livre de l'autre !...

GÉVAUDAN.

Rien que des ouvrages sérieux, bien entendu !... ce qu'il faut à un homme de la campagne pour qu'il puisse arriver à posséder les résultats des sciences exactes et positives... On en composerait une bibliothèque.

PETITPREUX, avec explosion.

La bibliothèque des charrues...

GÉVAUDAN.

Juste... vous avez trouvé le mot, voilà deux ans que je le cherche... la bibliothèque des charrues !

PETITPREUX, enthousiasmé.

Et c'est pour créer cette bibliothèque que vous proposez à toutes les personnes que vous rencontrez?...

GÉVAUDAN, simple.

Oui, mon ami.

PETITPREUX.

Inscrivez-moi, je vous en prie, inscrivez-moi tout de suite !

GÉVAUDAN.

Avec plaisir ! (Tirant son calepin et écrivant.) Petitpreux, propriétaire... cinq charrues...

PETITPREUX.

Mettez-en dix!...

GÉVAUDAN.

Quinze si vous voulez. Petitpreux, propriétaire, vingt charrues... là. (A part.) Je l'enfonce ! (Haut.) Vous n'avez plus rien à me demander pendant que nous y sommes ?

PETITPREUX.

Si fait... il y a encore quelque chose, c'est difficile... mais il faut le dire... Cette bonne à qui vous offrez le bras, en laissant là votre femme...

GÉVAUDAN.

La bonne?... je m'y attendais!... Ce n'est pas une bonne, mon ami... c'est une femme du monde... du plus grand monde...

PETITPREUX, indiquant la forme du nez de Joséphine.

Je n'aurais pas cru... avec ce...

GÉVAUDAN, confidentiellement.

C'est qu'elle est étrangère...

PETITPREUX.

Ah!...

GÉVAUDAN.

Son père... un de mes vieux amis...

PETITPREUX.

Elle aussi?

GÉVAUDAN, se reprenant.

Son mari, veux-je dire... contre lequel elle est en train de plaider en séparation, l'a fait suivre à Paris par ses émissaires... elle ne savait comment leur échapper. Je lui ai conseillé de prendre un déguisement et de faire semblant d'être la femme de chambre de la baronne...

PETITPREUX.

Oh! je comprends très bien!

GÉVAUDAN, à part.

Il comprend très bien. (Haut.) Voilà comment il se fait que de temps à autre j'oublie en lui parlant...

PETITPREUX.

Il suffit, mon ami, je ne vous demande plus rien...

GÉVAUDAN.

Vous êtes bien bon...

PETITPREUX.

Comme vous me dites ça, vous m'en voulez?

GÉVAUDAN.

Vous m'avez fait de la peine, mon ami... ces soupçons, cet interrogatoire... vous vous êtes méfié de moi...

PETITPREUX.

Non, je ne me suis pas méfié... j'ai été étonné, voilà tout. Je retire tout ce que je vous ai dit, vous entendez... et je le regrette... et si mes regrets ne vous suffisent pas, je vous fais des excuses...

GÉVAUDAN.

Plates?...

PETITPREUX.

Tout ce qu'il y a de plus plates!

GÉVAUDAN.

Oh! alors...

PETITPREUX.

C'est fini, vous ne m'en voulez plus?...

GÉVAUDAN.

Non, et pour vous le prouver... vous m'avez parlé de votre cave, tout à l'heure?

PETITPREUX.

De ma cave?...

GÉVAUDAN.

Oui... en me présentant le petit... la fierté, vous savez bien?

PETITPREUX.

Ah! oui...

GÉVAUDAN.

Eh bien, si vous le voulez, puisque vous me parlez

de votre cave, je vous ferai envoyer d'un certain bordeaux de famille... comme ami, bien entendu, comme ami... Si je ne vous disais pas que c'est comme ami, vous seriez capable de croire...

PETITPREUX.

Non, non, je ne crois rien... et je prends votre bordeaux. Venez, mon cher, venez... je tiens à ce qu'on nous voie tous les deux...

GÉVAUDAN, écrivant.

M. Petitpreux... trois harriques... Mouton-Corsambleu!

Ils remontent. En remontant ils rencontrent le domestique.

LE DOMESTIQUE. (Pierre.)

Une lettre pour monsieur le baron...

Il sort.

GÉVAUDAN.

Une lettre... Encore quelque farce de Joséphine... Tiens... non... Ah! mon ami...

PETITPREUX.

Qu'est-ce que c'est?

GÉVAUDAN.

La récompense de mes travaux, le rêve de toute ma vie... une décoration..

PETITPREUX.

La vraie?...

GÉVAUDAN.

Presque... Tenez! regardez!

Il donne la lettre.

PETITPREUX.

De la part du señor Esteban Garahumada...

GÉVAUDAN.

Il m'avait bien dit que j'aurais bientôt de ses nouvelles...

PETITPREUX.

Et il vous envoie le brevet de commandeur de l'ordre du courage civil.

GÉVAUDAN.

Il ne s'est pas mêlé celui-là... *la Orden del corage civil*, c'est écrit!

● PETITPREUX.

Oui... il y a trois cents francs à payer... c'est écrit.

GÉVAUDAN, à part.

Tiens, il paraît que c'est un confrère! (Haut.) On les paiera les trois cents... (Appelant.) Gaston!... Il n'est jamais là quand on a besoin de lui!... *la Orden del corage*... il faut que j'aille annoncer ça à Joséphine... Elle ne connaît pas l'espagnol... mais ça ne fait rien.

Il sort, allant chez Joséphine.

SCÈNE VII

PETITPREUX.

Lapercherie avait raison... c'est un grotesque, mais c'est un honnête homme, rien, par conséquent, ne m'empêche d'aimer sa femme... Où la trouverais-je pour lui annoncer?... Je crois l'avoir vue entrer dans la salle de billard.

Il sort à droite, la scène reste vide, André apparait à la porte de gauche, Nitouche à la porte de droite.

SCÈNE VIII

ANDRÉE, NITOUCHE, puis PETITPREUX.

NITOUCHE.

Nous sommes seuls ?

ANDRÉE.

Oui.

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent non moins éperdument que la première fois : après s'être embrassés, ils regardent autour d'eux et voyant qu'ils sont seuls, ils recommencent.

NITOUCHE.

Nous sommes encore seuls ?...

ANDRÉE.

Oui.

NITOUCHE, il l'embrasse de nouveau.

Toujours, n'est ce pas, toujours ?

ANDRÉE.

Oui, toujours !

NITOUCHE.

Et quand même !

ANDRÉE.

Et quand même ! (Nitouche lève la main. Andrée répète le même mouvement.) Moi aussi !

On entend Petitpreux.

NITOUCHE.

On vient!

Nitouche passe rapidement et va se mettre au piano. Il tape sans savoir ce qu'il fait. Quant à Andrée, elle s'arrête en continuant de lire son livre et riant d'un rire un peu nerveux. — Entre Petitpreux.

PETITPREUX.

Non, elle n'est pas dans la salle de billard... (A Andrée.) Qu'est-ce que tu fais là, toi? (Andrée rit et ne répond pas.) Et qu'est-ce que tu as à rire?

ANDRÉE.

C'est ce livre!

PETITPREUX.

Numa Roumestan.

ANDRÉE, se levant.

Oui, c'est très drôle... Il y a, à certaines pages, des mots sous lesquels on a mis un point, je les ai écrits les uns au bout des autres... et tous ces mots réunis forment un sens.

PETITPREUX.

Qu'est-ce qu'elle nous raconte?...

ANDRÉE.

Mais oui, écoutez plutôt. (Elle lit lentement en tournant des pages qui ne se suivent pas.) Arriverai... ce... soir... train... de... onze... heures... et... demie... mon... faux... mari... commence... à... très... bien... jouer... son... rôle... a... l'air... d'être... vrai... un... baiser...

PETITPREUX.

Un baiser?

ANDRÉE.

Oui.

PETITPREUX, à part.

La signature de Babette !... Et tu dis que tu as trouvé ça dans ce livre, voyons, montre-moi un peu ?...

ANDRÉE, lisant et faisant lire Petitpreux.

Là, mon oncle, et puis là, et puis là... mon...

PETITPREUX.

Faux...

ANDRÉE.

Mari...

PETITPREUX.

A...

ANDRÉE.

L'air...

PETITPREUX.

D'être...

ANDRÉE.

Vrai...

PETITPREUX.

Un baiser !! Comment m'avez-vous dit, monsieur Nitouche, comment m'avez-vous dit que l'on s'y prenait pour corespondre au moyen de deux exemplaires du même livre ?

NITOUCHE.

C'est fort simple, on écrit trois chiffres... le premier indique la page, le second la ligne, le troisième le mot.

PETITPREUX.

Cette dépêche que je vous ai confiée il y a quelques jours et que vous n'avez pas pu lire, vous l'avez sur vous ?...

NITOUCHE.

Oui, Monsieur, la voici.

PETITPREUX, feuilletant le livre.

1, 17, 3, n'est-ce pas ?

NITOUCHE, suivant sur la dépêche.

Oui...

PETITPREUX.

5, 8, 4.

NITOUCHE.

Oui...

PETITPREUX.

Pas besoin d'aller plus loin... Jamais, depuis qu'il y a au monde des oncles et des neveux, jamais neveu ne s'est moqué de son oncle, autant que M. Gaston s'est moqué de moi !

SCÈNE IX

LES MÊMES, LAPERCHERIE.

LAPERCHERIE, entrant en riant.

Ah bien ! par exemple... si ce n'est pas une cocolle... elle vient de nous en raconter une.

PETITPREUX.

Qui cela?...

LAPERCHERIE.

La femme du sous-préfet.

PETITPREUX, après un silence.

Laisse-nous, Andrée... Nitouche, je vous demande pardon.

Andrée et Nitouche sont sur le point de sortir ensemble, ils tournent la tête l'un vers l'autre, se séparent brusquement et sortent, l'un à droite, l'autre à gauche.

SCÈNE X

PETITPREUX, LAPERCHERIE.

LAPERCHERIE.

Qu'est-ce qu'il y a, voyons?...

PETITPREUX.

Il y a que je sais maintenant pourquoi Gaston avait l'air de ne plus songer du tout à mademoiselle Babette... Elle est ici, mademoiselle Babette!...

LAPERCHERIE.

Ici!...

PETITPREUX.

Oui... et sais-tu le moyen qu'il a imaginé pour la faire venir, il l'a affublée d'un faux mari.

LAPERCHERIE, avec admiration.

Ah! ça, c'est très fort!... Ça me rappelle que le jour de la première du *Chapeau de paille d'Italie*, mais ce n'était pas si fort que ça!...

PETITPREUX.

Elle est ici!... Reste à savoir qui c'est?...

LAPERCHERIE.

Comment qui c'est?... Cela crève les yeux, il me semble!... c'est la femme du sous-préfet!

PETITPREUX, incrédule.

Oh!

LAPERCHERIE.

Tu en doutes?...

PETITPREUX.

Dame, justement parce qu'elle est la femme du sous-préfet.

LAPERCHERIE.

Qu'est-ce qui nous prouve que c'est sa femme?... et qu'est-ce qui nous prouve qu'il est vraiment sous-préfet?... Il aura passé devant la sous-préfecture, il aura vu qu'il n'y avait personne, il sera entré; ce qui est sûr, c'est qu'il est l'ami de Gaston, son ami intime... alors pour rendre service à son ami...

PETITPREUX.

Où est Gaston?... C'est avec lui que j'éprouve le besoin de causer, c'est avec lui...

Il sort.

SCÈNE XI

LAPERCHERIE.

Ça ne peut être que la sous-préfète ou du moins celle qui se fait passer pour... Elle nous en a raconté une tout à l'heure, une qui était d'un raide... oh! non, je ne veux pas... tout ce que je peux faire, c'est v'ous en

donner une idée... Il y a un trou dans le mur, figurez-vous, un trou qu'on ne voit pas, et alors en regardant par ce trou... Evidemment c'est elle qui est la cocotte... ce qui m'étonne c'est qu'elle soit républicaine... Je m'étais laissé dire qu'elles étaient toutes réactionnaires. (Entrent Marcelle et Brindille.) La voici justement avec son mari... ou du moins avec celui qui se fait passer pour...

SCENE XII

LAPERCHERIE, BRINDILLE, MARCELLE.

MARCELLE, à Brindille.

Tu veux ?

BRINDILLE.

Ça me paraît nécessaire.

MARCELLE, à Lapercherie.

C'est lui, Monsieur, il veut absolument que je vous demande pardon d'avoir tout à l'heure raconté devant vous une histoire un peu...

LAPERCHERIE.

Oh !

BRINDILLE.

Si fait, elle était un peu...

MARCELLE.

Je l'avais lue dans un journal.

LAPERCHERIE.

C'est donc ça!...

MARCELLE.

Il a peur, maintenant que je vous l'ai racontée, que vous ne vouliez plus me prendre pour une honnête femme.

LAPERCHERIE.

Par exemple !

MARCELLE.

Si fait, n'est-ce pas, on voit bien, en me regardant...

LAPERCHERIE.

Assurément, et puis, vous savez, moi je ne me suis jamais occupé que des femmes... alors le mariage...

BRINDILLE.

Comment, le mariage ?

LAPERCHERIE.

Qu'est-ce que cela peut me faire à moi que l'on soit ou que l'on ne soit pas marié ?

MARCELLE.

Comment que l'on ne soit pas, de qui parlez-vous donc ?

LAPERCHERIE.

Mais, dame, je parle, je...

BRINDILLE.

Qu'est-ce que je te disais ?... Il te prenait pour une cocotte.

MARCELLE, enchantée.

Vrai ?...

LAPERCHERIE.

Vous m'en voulez !

MARCELLE.

Au contraire!... avoir l'air d'une cocotte et ne pas en être une, il n'y a rien de plus gentil pour une femme... (A Brindille.) Pas vrai, chéri?...

BRINDILLE.

Non, trésor, y a rien de plus gentil... y a rien... y a rien...

On entend des explosions.

MARCELLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BRINDILLE.

C'est le feu d'artifice, je crois... (Il va au fond.) Oui, c'est le feu d'artifice... venez-vous...

Il sort.

MARCELLE, à Lapercherie.

Votre bras, vite... Eh bien, vous ne voulez plus, maintenant que vous savez...

LAPERCHERIE, offrant son bras.

Oh! si!... ça ne fait rien!...

MARCELLE, en sortant.

Mais est-ce bien vrai, au moins, que vous m'avez prise...

LAPERCHERIE.

C'est tout à fait vrai... La preuve, c'est que je comptais prier mon ami Petitpreux de me prêter vingt-cinq mille francs.

MARCELLE, riant.

Oh!... que ça?...

LAPERCHERIE.

Ah ! pour commencer!...

Ils sortent par le fond. Entre Gévaudan par la gauche. — Le feu d'artifice continue.

SCÈNE XIII

GEVAUDAN, puis MADAME POTET.

GÉVAUDAN.

J'ai bien fait de monter chez Joséphine... elle descendait... elle m'apportait de la camomille... c'était son second prétexte. Je lui ai montré ça « *La Orden del corage...* » Ça a fait un effet!... Elle m'a promis de ne plus bouger de sa chambre... Tout ce qu'elle m'a demandé... elle adore la danse... tout ce qu'elle m'a demandé ç'a été, si l'on dansait, de pouvoir se mêler. Je lui ai permis à la condition qu'elle danserait dans le jardin. Elle exécutera un cavalier seul en face du penseur.. (Regardant son brevet.) Commandeur!... c'est ça qui sera bon pour placer les petits bordeaux de famille... ça inspire la confiance... (Il met le brevet dans sa poche.) Et voilà ce que c'est que d'avoir une jolie femme !

Entre madame Potet.

MADAME POTET.

Monsieur?...

GÉVAUDAN.

Madame... (A part.) C'est madame Potet. Elle est très jolie aussi... celle-là.

MADAME POTET.

Je venais vous faire mes compliments, Monsieur, je

viens d'apprendre que vous avez été l'objet d'une faveur...

GÉVAUDAN, avec modestie.

Quelques services rendus à la Bolivie.

MADAME POTET.

En même temps, je voulais vous parler... j'ai un mari, Monsieur...

GÉVAUDAN.

Oui, je sais, il a l'air modeste.

MADAME POTET.

Il est modeste, en effet... il l'est même tellement qu'à lui tout seul il serait incapable d'arriver. (Avec un regard significatif à Gévaudan.) Mais si un homme comme vous... si un homme vraiment fort...

GÉVAUDAN.

Vous dites ?

MADAME POTET.

Si un homme comme vous consentait à s'occuper de l'avenir de Jules...

GÉVAUDAN.

Il faudrait le pousser, c'est un mari qui a besoin d'être poussé...

MADAME POTET.

Oui...

GÉVAUDAN.

A-t-il quelques aptitudes, au moins, Jules ?

MADAME POTET, baissant les yeux.

Dame, il me semble.

GÉVAUDAN, aimable.

Eh bien, mais venez me voir, nous parlerons de l'avenir de Jules.

MADAME POTET.

Bien vrai?

GÉVAUDAN.

Oui! bien vrai!

MADAME POTET.

Merci, Monsieur... merci! ..

Elle sort.

GÉVAUDAN.

Je protège les maris, maintenant, c'est un comble!

Entre Petitpreux amenant Gaston.

SCÈNE XIV

GÉVAUDAN, PETITPREUX, GASTON.

GASTON.

Vous désirez causer avec moi, mon oncle?

PETITPREUX.

Oui, mon beau neveu, oui... Et je ne suis pas fâché que ce cher baron assiste à l'entretien.

GÉVAUDAN, voulant sortir.

Si je vous gênais pourtant...

PETITPREUX, le retenant.

Au contraire... (A Gaston.) Tu as donc trouvé moyen de nous amener mademoiselle Babette?

GASTON.

Mon oncle!

PETITPREUX.

Et tu lui as fait cadeau d'un mari...

GASTON.

Je vous assure, mon oncle, que je ne suis pas aussi coupable que vous croyez.

PETITPREUX, s'élançant sur Gaston.

Pas aussi coupable!!

GÉVAUDAN, s'interposant.

Pardon, voulez-vous permettre à un homme désintéressé dans la question...

PETITPREUX.

Il parle, celui-là!... il a du toupet de parler!...

GÉVAUDAN.

Et pourquoi donc n'aurais-je pas le toupet?

PETITPREUX, voulant s'élançer.

Saltimbanque!...

GASTON, se jetant entre les deux.

Mon oncle!

PETITPREUX.

Polichinelle! Danseur de corde!

GÉVAUDAN.

Doucement, Monsieur, vous ne devriez pas oublier que sous le polichinelle il y a...

PETITPREUX.

Il y a quoi?... Voilà ce que je suis curieux de savoir... dis-le donc, ce qu'il y a, dis-le donc...

GÉVAUDAN.

Attends un peu, je vais te le dire!...

PETITPREUX.

Tu me tutoies!...

GÉVAUDAN.

Tu m'as bien tutoyé, toi... alors pourquoi donc est-ce que moi... tutoyons-nous puisque ça t'amuse!

PETITPREUX.

Non, ça ne m'amuse pas!

GÉVAUDAN.

Ne nous tutoyons plus, alors!...

PETITPREUX.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là, à la fin?

GÉVAUDAN.

C'est M. Gévaudan.

PETITPREUX.

Je le connais, ce nom-là, il me semble!... je l'ai lu, chez toi, sur un traité de baccara...

GASTON.

Oui.

PETITPREUX.

Professeur de baccara, alors, professeur de baccara, professeur de billard!...

GÉVAUDAN.

Un peu de tout.

PETITPREUX.

Et baron, au besoin!

GÉVAUDAN.

Par occasion seulement... Ma profession véritable est d'être inventeur... quelquefois aussi je place du bordeaux de famille.

PETITPREUX.

Un courtier en vins! Tu as exposé ton bon oncle... un Petitpreux, à devenir l'ami intime...

GASTON.

Je vous assure, mon oncle, que si vous vouliez m'écouter pendant une minute avec calme...

PETITPREUX.

Avec calme!!!

GÉVAUDAN, s'interposant.

Si vous vouliez permettre à un homme désintéressé...

GASTON.

Laissez!... laissez... (A Petitpreux.) Essayez!...

PETITPREUX.

Je veux bien essayer...

GASTON.

Vous m'avez dit de venir pour six mois près de vous, pas vrai?... moi je voulais bien...

PETITPREUX, se contenant à peine.

Quand je songe qu'il m'en a fourré de son bordeaux de famille!... il m'en a fourré, à moi!

GÉVAUDAN.

C'est pourtant vrai, c'était assez malin!...

PETITPREUX, furieux.

Oh!

GASTON.

Mon oncle!...

PETITPREUX.

Je t'écoute!... puisque je te dis que je t'écoute!

GASTON.

Je voulais bien passer les six mois près de vous, mais je ne voulais pas me séparer de Babette.

PETITPREUX.

Et la femme de chambre donc!... avec son... il m'a fait croire que c'était une grande dame!...

GÉVAUDAN, en riant.

Ce n'était pas mauvais ça encore...

GASTON.

Dans mon idée, Babette et son mari ne devaient voir personne...

GÉVAUDAN.

Ça aurait été gai!...

GASTON.

Malheureusement le hasard a tout dérangé. Quand Babette est arrivée vous étiez dans le train, vous reveniez de Pont-aux-Dames.

GÉVAUDAN.

La marchande de tabac...

PETITPREUX.

Qu'est-ce que vous dites?...

GASTON.

Mon oncle, je vous ai demandé d'être calme.

PETITPREUX.

Je ne peux pas!... tant que cet homme-là sera en face de moi je ne peux pas être calme! je ne peux pas!

GÉVAUDAN.

Si vous ne pouvez pas, ce n'est pas la peine de continuer la conversation, vous savez tout, n'est-ce pas?... Je n'ai plus, moi, qu'à aller chercher Joséphine et qu'à m'en aller, je m'en vais...

PETITPREUX.

Et tu fais bien de t'en aller, tu fais bien!...

GÉVAUDAN.

Ah! ah! tu recommences... Eh bien! ça y est, recommençons... je t'ai inscrit pour trois barriques de bordaux, il vient d'augmenter, tu sais... mais je te préviens que tu ne les recevras pas... à moins que tu ne renouvelles ta demande par écrit... avec des excuses!

SCÈNE XV

PETITPREUX, GASTON, puis BARBETTE,
MARCELLE, BRINDILLE.

PETITPREUX.

Je l'étranglerai, cet homme-là! je l'étranglerai!... Et quant à toi...

GASTON.

Quant à moi... vous ne paierez pas mes dettes, vous me déshériterez, c'est entendu... Tout ce que jé vous demande. car je vous aime bien au fond, allez, mon

oncle, tout ce que je vous demande, c'est de me laisser espérer qu'un jour vous me pardonnerez.

PETITPREUX.

Jamais de la vie, par exemple, jamais de la vie!

BABETTE.

Et vous aurez grand tort, Monsieur, car ce n'est pas lui qui est coupable.

PETITPREUX.

Ah! vous voilà, vous?

MARCELLE, bas, à Babette.

Allez! allez! vous avez le gouvernement avec vous.

BRINDILLE.

Et l'on a beau dire, c'est quelque chose que d'avoir avec soi...

BABETTE.

Ce n'est pas votre neveu qui est coupable... c'est moi seule, il ne voulait pas m'amener ici, lui...

GASTON.

Oh!

BABETTE.

Non, tu ne voulais pas. (A Petitpreux.) C'est moi qui ai tenu à venir parce que j'avais envie de l'épouser... Alors je m'étais dit que peut-être, si je parvenais à plaire à son oncle, à son bon oncle... Que voulez-vous, j'avais la rage de l'honnêteté, mais je vois bien que c'est impossible... Si vous pardonnez à votre neveu, je vous promets, moi, de renoncer à lui, je le quitterai.

GASTON.

Oh!

BABETTE.

Oui, je te quitterai, tu épouseras ta cousine.

GASTON.

Eh bien, et toi?...

BABETTE.

Oh! moi, je deviendrai... je deviendrai ce que ma marraine avait rêvé.

GASTON.

Non, tu ne deviendras pas ce que ta marraine avait rêvé, non!... Si j'hésitais à t'épouser, c'est que je ne savais comment m'y prendre, je n'avais pas de prétextes... mais j'en ai un maintenant: mon ami Brindille, à la femme de qui tu as été présentée, aurait le droit de se fâcher...

BRINDILLE.

Mais...

GASTON.

M. Potet, lui aussi, aurait ce droit... Mais qu'est-ce que ce Brindille, qu'est-ce que M. Potet auront à me reprocher quand je leur dirai que c'est ma femme que je leur ai présentée?

BABETTE.

C'est bien vrai, au moins, dis, Gaga?...

GASTON.

Oui, Baba, oui, c'est vrai!...

PETITPREUX, furieux.

Tu l'épouses, alors, tu donnes ce nom de Petitpreux...
(Changeant de ton.) Et tu fais joliment bien de l'épouser, car sans cela, je crois que je l'aurais épousée moi-même.

MARCELLE.

Et, civil, n'est-ce pas ? j'aime à croire que le mariage sera purement civil ?

BABETTE.

Oh ! non, je ne peux pas, moi, j'ai trop de choses à me faire pardonner. (A Petitpreux.) Vous m'en voulez, mon oncle ?

PETITPREUX.

Un peu... mais ça passera... Vous pouvez compter sur votre oncle, toujours et quand même !

Nitouche et Andrée sont entrés depuis quelques instants.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ANDRÉE, NITOUCHE.

ANDRÉE.

Ah !

BRINDILLE.

Qu'est-ce qu'il y a ?...

ANDRÉE, à Petitpreux.

Ces deux mots que vous venez de prononcer : toujours et quand même... vous savez tout ?

PETITPREUX.

Quoi, tout ?

ANDRÉE.

Monsieur Nitouche...

PETITPREUX.

Comment, monsieur Nitouche, mille millions!...

NITOUCHE.

Frappez, c'est moi seul qui suis coupable!...

ANDRÉE.

Non, mon oncle, ce n'est pas lui, c'est moi!... il ne voulait pas m'épouser, il me trouvait trop riche... Tout ce que je peux faire, disait-il, c'est d'attendre que vous soyez mariée à un autre, et alors...

Nitouche prend la pose d'un homme dont on vient de proclamer l'innocence.

GASTON.

Laissez-vous attendrir, mon oncle... M. Nitouche est de bonne famille, après tout.

PETITPREUX.

C'est vrai! et puis en la lui donnant à lui je n'aurai pas la peine d'en chercher un autre...

NITOUCHE.

Monsieur!...

PETITPREUX.

C'est bon, Nitouche, c'est bon, on sait que vous êtes fier.

Entrent Gévaudan et Joséphine.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, GÉVAUDAN, JOSÉPHINE,
LAPERCHERIE.

GÉVAUDAN,

Nous voici, nous retournons à Paris!

Entre Lapercherie.

JOSÉPHINE.

C'est là le résultat de vos promesses alors, on nous flanque à la porte !...

GÉVAUDAN.

On ne nous flanque pas à la porte... nous nous retirons, voilà tout, nous nous retirons avec dignité !

JOSÉPHINE.

Et moi qui attendais le bal, moi qui avais préparé mon cavalier seul !...

Elle indique un pas.

GÉVAUDAN, l'arrêtant.

Non ! quant à ça, il n'y en a plus de bal, il n'y en a plus de cavalier seul !... nous partons.

GASTON.

Vous ne partirez pas, du moins, sans emporter nos remerciements.

GÉVAUDAN.

Comment ?

BABETTE.

Il m'épouse, et c'est grâce à vous.

GÉVAUDAN, riant.

Ah ! ah ! le crocodile s'est apprivoisé, il me semble.

PETITPREUX.

Crocodile !... je vous prends dix barriques de bordeaux, vous savez, et cinquante charrues !

TOUT LE MONDE.

Et nous vous prenons, nous, tout ce que vous voudrez.

GÉVAUDAN.

Tout ce que je voudrai ?

TOUS.

Oui.

JOSÉPHINE.

Vous ne m'avez pas trompée, alors, vous êtes riche?

GÉVAUDAN.

Il paraît.

JOSÉPHINE.

Et moi qui viens d'accepter les propositions de M. le chef de gare!

GÉVAUDAN.

Les propositions?

LAPERCHERIE.

Oui, j'avais offert à mademoiselle de tenir dans la gare un petit magasin de parfumerie.

PETITPREUX.

Oh!

JOSÉPHINE.

J'aurais aussi vendu des cigares.

PETITPREUX.

Ah!

JOSÉPHINE.

Mais je renonce aux cigares, bien entendu, et je renonce à la parfumerie... à vous, maintenant tout à vous...

GÉVAUDAN.

Elle est gentille!... l'argent s'en va, elle s'en va, l'argent revient...

JOSÉPHINE.

Vous n'en voulez?

GÉVAUDAN.

Non, Joséphine.. vous êtes femme, vous avez cédé au prestige de la fortune!... Il est l'heure pour le train?

LAPERCHERIE.

Oui, mais ne vous occupez pas de ça, je ferai attendre.

GÉVAUDAN.

Nous avons le temps, alors, de faire nos adieux.

Adieux, poignées de main.

FIN